

BULLETIN SALESIEN

Organe des Œuvres de Dom Bosco
et de l'association des Coopérateurs Salésiens

XXVII^e ANNÉE — N^o 313 — JUILLET 1905.

SOMMAIRE: Les Vocations ecclésiastiques: Fondation d'une nouvelle maison à Oulx — Lettre-Encyclique de N. S. S. P. le Pape Pie X sur l'enseignement de la doctrine chrétienne — Dom Bosco et le Patronage — Le Curé d'Ars (suite et fin) — Nouvelles des Missions de Dom Bosco: *Pérou* — Le Culte de Marie Auxiliatrice — Mois de Marie, Neuvaine et Fête de Marie Auxiliatrice — Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice — Échos de l'Exil et Chronique salésienne: *Sampierdarena, Ciudadela* (Ile Minorque), *Matarò* (Espagne), *Cuyabà* (Brésil) — Vie de Mgr Lasagna — Nécrologie: *Mgr. Balain* — *Mme. Thérèse Bocalatte, née Rinaldi* — Le jeune Cacique Patagon *Zéphyrin Namuncurà* — Coopérateurs défunts.

LES VOCATIONS ECCLÉSIASTIQUES

FONDATION D'UN NOUVEL ÉTABLISSEMENT pour les vocations tardives.

D Parmi les graves questions qui doivent préoccuper aujourd'hui les catholiques français, celle des vocations ecclésiastiques devrait tenir la première place.

Depuis un certain nombre d'années, on signale de tous côtés une diminution progressive des vocations, et bien rares sont les diocèses où l'on ne constate pas une différence désolante entre les chiffres des ordinations et celui des décès.

Certes, les événements actuels ne sont pas de nature à améliorer cet état de choses, tout au contraire, et déjà l'on peut prévoir, si les secours providentiels n'interviennent à temps, que la même pénurie de prêtres et, par suite, le manque de secours religieux qui se firent sentir au lendemain de la Révolution de 93, ne se produisent de nouveau, au grand détriment des âmes et n'entraînent peut-être la ruine morale, sociale et conséquemment matérielle de notre pays.

De nos jours, en effet, la plupart des ecclésiastiques sont des enfants du peuple, sans for-

tune, donc sans autres ressources que celles, fort modestes, chacun le sait, que leur procure leur mission de dévouement et de sacrifices. Et le budget des cultes étant supprimé, on peut s'attendre à ce que la perspective du manque de ressources qui va frapper cruellement le clergé français, surtout celui des campagnes et petites localités, ne décourage beaucoup de bonnes volontés parmi les aspirants au sacerdoce. « *Primum vivere*, dit un vieil adage, il faut vivre tout d'abord pour pouvoir faire le bien. Et puis, tous les hommes ne sont point taillés pour la lutte; beaucoup de jeunes gens au caractère timide, peu combattif, craindront, malgré les sentiments de foi, de charité, d'abnégation qui les poussent au sacerdoce, d'affronter les nouvelles difficultés matérielles qui vont s'ajouter désormais aux sacrifices inhérents à la carrière ecclésiastique... Ajoutez à cela l'opposition que les familles feront à leurs enfants pour les détourner de l'état ecclésiastique, honni, méprisé et bientôt peut-être

violemment persécuté, et vous vous rendrez compte qu'il y a là un véritable danger pour le recrutement de nos séminaires.

Nous n'ignorons pas que dans quelques diocèses on a commencé à fonder des sociétés paroissiales chargées de recueillir des secours destinés à remplacer les traitements supprimés des curés et des vicaires. D'autres, espérons-le du moins, se formeront par la suite qui se proposeront d'aider les paroisses pauvres où les sociétés locales ne pourraient suffire.

Mais tout cela est loin d'être fait et il est à craindre que dans bien des localités les catholiques ne sachent point comprendre à temps leur devoir de soutenir ces nouvelles œuvres, même au prix de tous les sacrifices.

En tous les cas, nous pensons que le plus grave danger pour les vocations ecclésiastiques réside moins dans ces nouvelles difficultés matérielles suscitées à la vie et au ministère du prêtre par la persécution sectaire que nous subissons, que dans le fait de la suppression d'un grand nombre d'établissements où ces sublimes vocations prenaient naissance et se développaient sous l'influence des enseignements et des exemples de maîtres zélés et expérimentés. Un grand nombre de maisons d'éducation, tenues jadis par des religieux, ont dû fermer leur porte par suite de l'application de la loi de 1901.

D'autres dirigées par des prêtres séculiers seront atteintes par les nouvelles lois qui menacent l'enseignement libre et qui de par la volonté aujourd'hui toute puissante des Loges seront bientôt un fait accompli.

Les petits séminaires eux-mêmes, que la séparation des Eglises et de l'Etat soit prononcée ou qu'elle ne le soit pas, n'échapperont point au vent de destruction qui souffle en ce moment sur notre pays. Dans le premier cas, en effet, l'Etat, comme le demande M. de Pressensé, enlèvera aux diocèses la jouissance des nombreux locaux qu'il laissait à leur disposition pour y abriter et y élever les candidats au sacerdoce ; dans le second cas, il faudra s'attendre à voir adopter par la Chambre quelque mesure analogue à celle que proposait M. Mill, en juin 1904, comme amendement à un des nombreux projets de lois sur l'enseignement libre, amendement limitant le nombre des Petits Séminaires et, dans ceux-ci, le nombre des élèves qui pourront y être admis.

Ce danger très réel a été opportunément signalé, l'année dernière, au Congrès eucharis-

tique d'Angoulême, par le Père Delbrel, rapporteur à ce même Congrès et c'est également de cette grave question que se préoccupent toutes les personnes avisées qu'effraye la perspective de la pénurie de prêtres qui nous menace.

Un rédacteur de l'excellente revue *Le Recrutement sacerdotal* disait, il y a quelques mois, que ce grave problème ne comporte que les trois solutions suivantes : « Les écoles presbytérales, — les collèges ecclésiastiques, — les œuvres interdiocésaines de recrutement et de formation. »

Or les écoles presbytérales soit les curés et vicaires donnant chez eux à quelques élèves privilégiés l'instruction et l'éducation en vue de les préparer au Grand Séminaire, deviendront désormais d'autant plus difficile à maintenir, que les ressources des paroisses seront moindres, et le travail du clergé plus considérable.

Les collèges ecclésiastiques existant encore, seront probablement atteints, nous l'avons dit, par les lois en préparation sur l'enseignement libre.

Restent les œuvres interdiocésaines de recrutement et de formation. A ce sujet, le rédacteur cité ci-dessus fait les réflexions suivantes :

« Il y a une quarantaine d'établissements où des centaines d'enfants se préparent à entrer, les uns dans le clergé séculier, les autres dans le clergé régulier, mais enfin tous dans le clergé. Quelques-unes de ces maisons sont dirigées par des prêtres séculiers, d'autre par des congréganistes.... Ceux de ces établissements qui avaient des religieux à leur tête ont dû être transférés à l'étranger : en Espagne, en Belgique, en Italie, en Suisse, ailleurs encore. Si les mesures qui menacent le recrutement du clergé se réalisent, pourquoi ne pas diriger vers ces asiles, la plupart peu éloignés et situés à la frontière, un certain nombre des aspirants au sacerdoce auxquels les Petits Séminaires de France ne pourraient plus s'ouvrir ? Pourquoi des prêtres séculiers n'iraient-ils pas leur préparer d'autres abris encore, des écoles cléricales, des Petits Séminaires dans ces pays hospitaliers et d'ailleurs, je le répète, si voisins ? Là, en toute sécurité, se prépareraient plusieurs centaines, plusieurs milliers de prêtres, tant séculiers, que réguliers, là s'accumuleraient d'importantes réserves où l'Eglise de France puiserait chaque année ce que réclameraient les besoins des paroisses et des œuvres, des missions, des ordres religieux. Il y faudrait, sans doute, des ressources pécuniaires considérables, mais

comptons sur la charité des chrétiens de France, sur leur intelligence de leurs intérêts spirituels pour les décider à ne reculer devant aucun sacrifice en vue de s'assurer des prêtres » (1).

Voilà bien, en effet, le remède qui nous paraît le plus sérieux : envoyer aux établissements français qui ont pu se réinstaller au delà de la frontière les aspirants au sacerdoce.

* *

Ces réflexions nous amènent à entretenir nos lecteurs des œuvres admirables de vocations sacerdotales et religieuses instituées par Dom Bosco, le vénéré fondateur des Salésiens.

Dès les premières années de son admirable apostolat au milieu de la jeunesse, l'humble prêtre du Valdocco avait compris combien il importait à la gloire de Dieu et au bien de l'humanité de contribuer à donner à l'Eglise beaucoup de bons prêtres. C'est pourquoi, à peine eut-il organisé ses premiers orphelinats qu'il se préoccupa de chercher les moyens efficaces pour susciter et cultiver des vocations.

On sait de quelle merveilleuse fécondité fut récompensé le zèle du saint prêtre qui, à sa mort, pouvait compter, en Italie seulement, près de 6.000 prêtres sortis de ses maisons d'éducation. Bientôt l'expérience lui ayant montré qu'il existait en tous pays un grand nombre de jeunes gens déjà avancés en âge, mais ayant toujours conservé le germe précieux de la vocation sacerdotale — vocation que le manque de ressources, ou le service militaire, ou l'opposition des parents, ou d'autres difficultés matérielles avaient provisoirement empêché de suivre, — il eut l'idée de fonder une œuvre spéciale qu'il appela Œuvre des vocations tardives et qu'il plaça sous le patronage de Notre-Dame Auxiliatrice. Cette entreprise de haut apostolat, il la confia spécialement aux membres d'une Association fondée tout exprès, approuvée de Pie IX, le 19 mai 1876.

Parmi les maisons salésiennes de France que la loi de 1901 a dispersées ou rejetées au delà des frontières, il y en avait plusieurs spécialement destinées à l'Œuvre de Notre-Dame Auxiliatrice pour les vocations tardives. De plus, les autres établissements salésiens, orphelinats professionnels ou agricoles avaient chacun un petit groupe de jeunes gens, désignés communément sous le noms de *Fils de Marie*, qui aug-

mentaient encore le contingent des vocations tardives des maisons spéciales.

Il s'agit maintenant de réinstaller une nouvelle œuvre de ce genre d'un autre côté et tout près de la frontière française, dans une charmante petite localité du territoire piémontais.

C'est à Oulx, deuxième gare après Modane, sur la grande ligne de Modane à Turin, que s'ouvrira, au mois de septembre prochain, ce nouvel établissement. Le local, très approprié, qui lui est destiné, est situé en face de la gare et attenant à celui d'une autre œuvre salésienne y existante (1).

En annonçant cette bonne nouvelle aux amis des œuvres salésiennes françaises et à tous les catholiques soucieux de l'avenir de notre pays, nous les prions de bien vouloir s'intéresser à cette importante fondation soit en lui adressant les jeunes gens de tous pays susceptibles d'être compris dans la catégorie des vocations tardives expliquée ci-dessus, soit en lui envoyant les secours de toutes sorte sur lesquels on a compté dès l'abord, pour l'entreprendre.

Cette œuvre, on vient de le voir, est toute d'actualité, et, si elle est aidée, on peut en espérer le plus grand bien.

Aux personnes qui désireraient faire partie de l'*Œuvre des Vocations tardives*, fondée par Dom Bosco, œuvre qui leur procurera de précieux avantages spirituels on donnera tous les renseignements complémentaires qu'elles voudraient bien demander et, par la suite, le Bulletin les tiendra au courant des faits et gestes de la nouvelle pépinière d'apôtres que leur charitable concours aura aidé à procurer à la défense de la bonne cause et pour le triomphe de notre sainte Mère l'Eglise.

Les demandes d'admission, de renseignements, les envois de secours et les adhésions à l'*Œuvre des Vocations tardives* devront être adressées au T. R. Dom Michel Rua, Supérieur Général des Salésiens, TURIN, ou bien à l'abbé Joseph Bologne, 9, rue Montparnasse
(France) PARIS VI^e.

(1) La petite ville de Oulx est située à près de 1.100 mètres au-dessus du niveau de la mer, au confluent de deux gracieuses vallées ; elle est très recherchée comme séjour d'été et comme but de promenade même des touristes français qui y arrivent généralement par la belle et pittoresque route qui part de Briançon et traverse les Alpes par le col du Mont Genève. Pendant la belle saison un service régulier de voitures relie même Briançon à toute cette région extrême du Piémont, où la langue française est en usage presque autant que l'italienne.

(1) *Le Recrutement sacerdotal*, sept. 1904.

LETTRE ENCYCLIQUE

de Notre Très Saint-Père Pie X

Pape par la Divine Providence

sur l'enseignement de la Doctrine Chrétienne

(Suite *)

Excellence de l'instruction catéchistique.

Nous savons, à la vérité, que la charge de transmettre ainsi la doctrine chrétienne déplaît à beaucoup, car elle n'est appréciée qu'à une faible valeur et semble peut-être peu susceptible de conquérir la faveur populaire. Nous pensons cependant qu'une telle appréciation dénote des esprits qui se laissent conduire par la légèreté plutôt que par la vérité. Certes, nous ne refusons pas l'éloge dû aux orateurs sacrés qui, dans un zèle sincère pour la gloire divine, s'attachent, soit à venger et à défendre la foi, soit à louer les saints. Mais leur travail exige un autre travail préalable : celui des catéchistes. Si ce labeur manque, les fondements font défaut, et ceux qui édifient la maison travaillent en vain. Trop souvent les discours les plus ornés, qui sont écoutés avec applaudissements par les assemblées les plus nombreuses, ont pour seul résultat de chatouiller les oreilles et n'émeuvent aucunement les cœurs. L'enseignement du catéchisme, au contraire, quoique humble et simple, mérite qu'on lui applique ces paroles que Dieu prononce par l'intermédiaire d'Isaïe : *De même que la pluie et la neige descendent du ciel et n'y retournent pas, mais abreuvant la terre, la pénètrent, y font pousser les germes, procurent de la semence à celui qui sème et du pain à celui qui mange; ainsi sera la parole qui sortira de ma bouche: elle ne reviendra pas inutile vers moi, mais elle fera ce que j'ai voulu, et elle prospérera dans les choses pour lesquelles je l'ai envoyée.*

Nous pensons qu'il faut juger de même des prêtres qui, pour mettre en lumière les vérités de

la religion, écrivent de laborieux ouvrages ; ils méritent évidemment pour cela de grands éloges. Mais combien trouve-t-on de gens qui lisent des livres de ce genre de manière à en tirer un fruit correspondant au travail et aux désirs de l'auteur ? Au contraire, l'enseignement de la doctrine chrétienne, s'il est bien fait, apporte toujours quelque utilité aux auditeurs.

En effet (il est bon de le rappeler pour enflammer le zèle des ministres de Dieu), immense est le nombre, et il augmente chaque jour, de ceux qui ignorent tout de la religion, ou qui n'ont de la foi chrétienne qu'une connaissance telle qu'elle leur permet, au milieu de la lumière de la vérité catholique, de vivre à la manière des idolâtres. Combien nombreux, hélas ! et non seulement parmi les enfants, mais encore parmi les adultes et les vieillards qui ne connaissent absolument rien des principaux mystères de la foi qui, entendant le nom du Christ, répondent : *Qui est-il...., pour que je croie en lui?* Par suite, ils ne considèrent pas comme vice de concevoir et de nourrir des haines contre autrui, de conclure les contrats les plus iniques, d'exercer des professions malhonnêtes et de prêter de l'argent à usure, et d'accomplir d'autres actions non moins condamnables. Par suite, ignorant la loi du Christ qui défend non seulement de faire des choses honteuses, mais encore d'y penser et de les désirer sciemment, bien des gens, quoique peut-être pour une cause ou pour une autre, s'abstiennent des honteux plaisirs, nourrissent toutefois, dans leur esprit qu'aucune notion religieuse ne défend, les plus malsaines pensées, multipliant ainsi les iniquités sur les cheveux de leur tête.

*) Voir *Bulletin* de juin.

Et ces vices, Nous tenons à le répéter, se rencontrent non seulement chez les populations des champs ou dans la portion misérable du peuple, mais encore, et peut-être plus fréquemment, chez les hommes d'une situation plus relevée, y compris ceux qu'enfle la science, et qui, appuyés sur une vaine érudition, prétendent pouvoir railler la religion et *blasphèment tout ce qu'ils ignorent*.

S'il est vain d'espérer une moisson d'une terre qui n'a pas reçu de semence, comment en attendre des générations morales, si elles n'ont pas été instruites en temps voulu de la doctrine chrétienne ? D'où Nous inférons à bon droit, puisque la foi languit de nos jours au point qu'elle est chez beaucoup presque morte, que le devoir de transmettre les vérités du catéchisme ou n'est rempli qu'avec trop de négligence, ou est omis tout à fait. C'est à tort, en effet, qu'on voudrait dire, pour s'excuser, que la foi nous est donnée à titre gratuit, et que chacun la reçoit dans le saint baptême. Sans doute quiconque est baptisé dans le Christ se trouve enrichi de la foi à l'état latent ; mais cette semence divine *ne lève pas et ne produit pas de grands rameaux* si elle est abandonnée à elle-même et à sa vertu native. Il y a dans l'homme, dès sa naissance, une faculté de comprendre ; cette faculté a toutefois besoin de la parole maternelle sous la poussée de laquelle elle puisse, comme on dit, passer en acte. C'est justement ce qui arrive à l'homme chrétien qui, renaissant par l'eau et l'Esprit-Saint, apporte avec lui la foi en germe ; il a cependant besoin de l'enseignement de l'Eglise, afin que cette foi puisse se nourrir, se développer et porter du fruit. C'est pourquoi l'Apôtre écrivait : *La foi vient de l'audition, et l'audition a lieu par la parole du Christ*. Pour montrer la nécessité de l'enseignement, il ajoute : *Comment... entendront-ils si nul ne leur parle ?*

Si les explications données jusqu'ici montrent l'extrême importance de l'instruction religieuse du peuple, Nous devons veiller avec le plus grand soin, à ce que l'enseignement de la doctrine sacrée — l'institution la plus utile pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, suivant la parole de Notre prédécesseur Benoît XIV — soit toujours florissant, ou, s'il est négligé quelque part, qu'on le restaure. Voulant donc, Vénérables Frères,

satisfaire à ce devoir très grave de l'apostolat suprême et établir partout, en une si importante matière, une pratique unique et uniforme, en vertu de Notre suprême autorité, Nous prescrivons et ordonnons expressément, pour tous les diocèses du monde, les règles suivantes qui doivent être strictement exécutées et observées :

I. — Tous les curés, et en général, tous ceux qui ont charge d'âmes, devront, les dimanches et les jours de fête de l'année, sans aucune exception, pendant une heure entière, enseigner aux enfants, garçons et filles, au moyen du catéchisme, ce que chacun doit croire et pratiquer pour être sauvé.

II. — Chaque année, pendant plusieurs jours et à des époques déterminées, ils prépareront les garçons et les petites filles à recevoir dignement les sacrements de Pénitence et de Confirmation.

III. — De même, et avec un soin tout particulier, chaque jour de Carême et, si besoin est, durant quelques jours après les fêtes de Pâques, ils prépareront les jeunes gens et jeunes filles, par des instructions et exhortations appropriées, à s'approcher saintement, pour la première fois, de la sainte Table.

IV. — Dans chaque paroisse on établira canoniquement une Association connue sous le nom de Congrégation de la doctrine chrétienne. Les curés, surtout là où le nombre des prêtres est restreint, y trouveront comme auxiliaires dans l'enseignement du catéchisme, des laïques qui se consacreront à ce ministère tant par zèle pour la gloire de Dieu que pour gagner les saintes indulgences si largement accordées par les Pontifes romains.

V. — Dans les grandes villes, et particulièrement dans celles où se trouvent des Universités, des lycées, des collèges. l'on fondera des écoles de religion pour enseigner les vérités de la foi et les préceptes de la vie chrétienne à la jeunesse qui fréquente les écoles publiques où l'on ne donne aucune notion religieuse.

VI. — Mais surtout à notre époque, les adultes n'ont pas moins besoin que la jeunesse de l'instruction religieuse ; c'est pourquoi, outre l'homélie accoutumée sur l'Evangile qui doit être donnée tous les jours de fête pendant la messe paroissiale, à l'heure jugée la plus propice à l'affluence du peuple, mais en dehors de l'heure con-

sacrée à l'instruction des enfants, tous les curés et tous ceux qui ont charge d'âmes feront le catéchisme aux fidèles en un langage facile et adapté à leur intelligence. Ils se serviront à cet effet du Catéchisme du Concile de Trente et de manière à parcourir, en l'espace de quatre ou cinq ans, tout ce qui concerne le Symbole, les Sacrements le Décalogue, la Prière et les commandements de l'Église.

Appel au zèle des évêques.

Nous établissons et ordonnons ces choses, Vénérables Frères, en vertu de Notre autorité apostolique. Vous devrez faire en sorte, pour votre part, chacun dans votre diocèse, que ces prescriptions soient exécutées intégralement et sans retard. Vous devrez veiller et prendre garde, dans la mesure de votre autorité, à ce que Nos ordres, ne tombent pas dans l'oubli, ou, ce qui revient au même, ne soient obéis qu'avec négligence et relâchement. Pour éviter réellement ce défaut, vous devrez user des recommandations les plus assidues et les plus instantes pour que les curés n'abordent pas le catéchisme sans préparation, mais au contraire s'y préparent à l'avance avec soin, afin qu'ils ne prononcent pas seulement les paroles de la sagesse humaine, mais que, *dans la simplicité du cœur et de la sincérité de Dieu*, ils suivent l'exemple du Christ, qui, bien qu'il mit au jour des choses cachées depuis le commencement du monde, parlait cependant toujours aux foules en paraboles. Nous savons que la même conduite fut tenue par les apôtres, instruits par le Seigneur. C'est d'eux que Grégoire le Grand disait : *Ils ont eu le plus grand soin de rendre les choses simples pour les peuples simples, d'enseigner des choses compréhensibles et non point des choses élevées et ardues*. Or, en ce qui concerne la religion, presque tous les hommes, par le temps qui court, peuvent être classés parmi les simples.

Nous ne voulons pas que certains, en raison même de ce goût qu'il faut avoir pour la simplicité, se persuadent que ce genre d'enseignement n'exige ni labeur, ni méditation. Au contraire, il en demande plus que tout autre. Il est beaucoup plus facile de trouver un orateur qui parle avec abondance et splendeur, qu'un catéchiste dont l'enseignement soit louable en tout point.

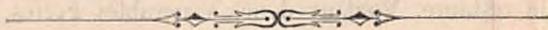
Donc, de quelque facilité pour la pensée et l'élocution que l'on ait été doué par la nature, qu'on retienne bien ceci : que jamais l'on ne parlera aux enfants ou au peuple de la doctrine chrétienne, de façon à produire du fruit pour les âmes si ce n'est après s'être préparé et exercé par une sérieuse méditation. Ils se trompent ceux qui, se fiant à l'ignorance et à l'infériorité intellectuelle du peuple, prétendent pouvoir, en ces matières, agir avec négligence. Au contraire, plus les auditeurs que l'on a sont novices, plus il faut de zèle et de soin pour accommoder les vérités les plus sublimes, déjà si élevées au-dessus des intelligences ordinaires, à la compréhension plus faible des ignorants qui, tout autant que les sages, ont besoin de les connaître pour arriver à l'éternelle béatitude.

Enfin, Vénérables Frères, qu'il Nous soit permis de terminer cette lettre en vous adressant la parole de Moïse : *Si quelqu'un est du Seigneur, qu'il se joigne à moi*. Remarquez, Nous vous en prions et vous en supplions, quels désastres résultent pour les âmes de la seule ignorance des choses divines ! Beaucoup de choses utiles et parfaitement louables ont peut-être été instituées dans le diocèse de chacun de vous, pour le bien du troupeau qui vous est confié. Veuillez cependant, par-dessus toutes choses consacrer tout ce que vous pourrez de vos efforts, de votre zèle, de vos soins et de vos instances assidues à ce que la connaissance de la doctrine chrétienne pénètre et imprègne complètement les esprits. *Chacun*, Nous Nous servons des paroles de l'apôtre Pierre, *a reçu la gr'ce pour l'administrer à autrui, comme les bons dispensateurs de la gr'ce de Dieu aux formes diverses*.

Que votre diligence et votre ingéniosité, grâce à l'intercession de la Bienheureuse Vierge Immaculée, soient heureusement excitées par la bénédiction apostolique que Nous vous accordons très affectueusement à vous, à votre clergé et au peuple confié à chacun de vous, comme témoignage de Notre affection et comme gage des dons célestes.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 15 avril 1905, la deuxième année de Notre pontificat.

PIE X, Pape.



Dom Bosco et le Patronage

(Suite) (*)

V

Les progrès d'un patronage

Ce que nous allons dire est destiné à faire tomber plus d'un préjugé à l'endroit des patronages; aussi voulons-nous donner à notre récit la plus scrupuleuse exactitude; nous suivrons donc pas à pas l'historien de D. Bosco.

Quand on parle d'un nouveau patronage, la première question posée est celle-ci: Combien de jeunes gens fréquentent votre patronage? Et le fondateur répond avec une légère pointe d'amour-propre: Voilà à peu près deux mois que nous existons et nous comptons déjà cent à cent-vingt présences chaque dimanche... L'interlocuteur reste impassible. Le fondateur continue: Remarquez, dit-il, que nous ne faisons que débiter; j'espère bien avant la fin de l'année avoir deux cent présences au moins. Et il ajoute tout triomphant: Nous préparons pour le mois prochain une pièce de théâtre qui fera merveille et doublera, je n'en doute pas, le nombre de nos présences.

Voilà le préjugé courant. Il faut qu'un patronage urbain compte dès les commencements ses patronnés par centaines, autrement il n'est bon à rien. Voyons un peu si Dom Bosco s'y prit de cette manière.

Il avait commencé le jour de l'Immaculée-Conception par catéchiser un jeune homme. Le dimanche suivant, écrivait Dom Lemoyne, le chœur de la petite église saint François d'Assise présentait un spectacle touchant. Garelli avait amené cinq de ses camarades; Dom Cafasso en avait conduit deux autres, en sorte que Dom Bosco se trouvait entouré de huit pauvres garçons assez mal vêtus, à qui il enseignait le chemin du ciel.

Barthélémy Garelli avait la mémoire un peu rétive; néanmoins il put apprendre en quelques semaines les vérités nécessaires pour faire une bonne confession et ensuite une sainte communion. A ces huit premiers enfants, d'autres vinrent s'adjoindre les dimanches suivants, et peu à peu le petit chœur de l'église se remplit. Parmi les premiers patronnés se trouvait Charles

Buzzetti, d'abord apprenti, puis ouvrier-maçon et ensuite entrepreneur. Il resta jusqu'à un âge fort avancé le chrétien fervent du patronage et l'ami fidèle et dévoué de Dom Bosco. Garelli continua de venir au patronage jusqu'en 1855, c'est-à-dire, jusqu'à l'âge de trente ans; après quoi il retourna dans son pays et on n'en eut plus de nouvelles.

En s'entourant de ces apprentis ignorants et grossiers, Dom Bosco n'avait d'autre but que de leur faire observer les commandements de Dieu et de l'Église. Il leur apprenait les prières du matin et du soir et les engageait à les réciter régulièrement. Il les préparait à la confession et à la communion. Après une demi-heure de catéchisme il leur permettait de jouer sur la place avoisinante. À la fête de Noël quelques uns s'approchèrent de la sainte Table; ils en rapportèrent une nouvelle ardeur pour la fréquentation du patronage. Dom Bosco était heureux du bonheur de ses enfants, car ils étaient bien réellement ses enfants, et lui se montrait pour eux le plus aimant des pères; il les visitait sur leurs chantiers, les recommandait à leurs patrons et cherchait de l'ouvrage pour ceux qui en manquaient.

Pendant l'hiver le patronage n'augmenta pas, car plusieurs de ces apprentis-maçons étaient retournés dans leur pays natal.

Au printemps suivant les jeunes gens revinrent et le patronage reprit une nouvelle vie. Dom Bosco comprit bientôt que des auxiliaires lui étaient nécessaires. Il tâcha d'attirer des jeunes gens déjà instruits qui l'aidassent à former les autres. C'étaient pour la plupart des étudiants, chargés de diriger le chant, présider aux exercices et y maintenir le bon ordre. En retour Dom Bosco les attirait près de lui durant la semaine et se faisait leur répétiteur. Grâce à ce système, on put chanter à l'unisson quelques cantiques à Marie, le 2 février de cette année 1842. Les patronnés étaient une vingtaine; il y en avait trente pour la fête de l'Annonciation et, ce jour, il y eut un certain nombre de communions. Quelques semaines plus tard le Patronage comptait environ cinquante membres.

(1) Voir *Bulletin* de mai.

Voici la tournure qu'il prit dès cette époque. Dès le matin, Dom Bosco était à l'église et chacun avait la commodité de pouvoir se confesser; plusieurs en profitaient. Mais il y avait chaque mois un dimanche dans lequel tous étaient engagés à faire la sainte communion; on l'annonçait le dimanche précédent. Dom Bosco faisait une petite allocution à ses jeunes gens pour les préparer à se bien confesser et à faire une communion fervente, puis il les entendait avec la patience et le zèle d'un apôtre. D. Gala et D. Cafasso venaient ce jour-là pour aider leur jeune confrère dans le ministère des confessions. Ces deux excellents prêtres venaient encore dans l'après-midi raconter quelques histoires aux jeunes gens qui s'en montraient fort avides. Et, comme D. Gala était riche, il remettait à Dom Bosco l'argent nécessaire pour récompenser les plus assidus.

Le patronage fonctionnait donc régulièrement, mais avec cinquante ou soixante membres seulement; et il en fut ainsi durant l'année 1842 toute entière. Pendant la belle saison, on fit quelques promenades qui furent extrêmement goûtées et que Dom Bosco dirigeait lui-même. Ainsi l'année suivante 1848 s'annonçait sous les meilleurs auspices. Il y avait alors quatre vingts jeunes gens assidus au patronage. On les divisa en trois groupes pour l'instruction religieuse. Un de ces groupes occupait l'arrière-sacristie, l'autre la sacristie et le troisième le chœur. Dom Gala envoyait au secours de D. Bosco quelques-uns de ses élèves-prêtres qui s'occupaient de la surveillance et de l'instruction catéchistique.

Après les exercices, soit du matin, soit de l'après-midi, on partageait les jeunes gens en plusieurs escouades, et ils étaient reconduits à une certaine distance de l'église. On voulait par là éviter les plaintes de la police ou des voisins que cette jeunesse bruyante aurait pu indisposer. Ainsi Dom Bosco unissait la prudence au zèle. Il travaillait avec l'agrément de ses maîtres, le concours de ses confrères, l'autorisation de son archevêque. Evidemment l'esprit de Dieu était là!

De plus le jeune prêtre donnait son temps sans compter. Quelques patronnés étaient fort ignorants et peu intelligents: il les prenait le dimanche soir pour leur apprendre les vérités essentielles. Puis, il voulut savoir où ces jeunes gens habitaient, et, durant la semaine, il les visitait, les encourageait et les recommandait

à leurs patrons. De leur côté, les jeunes gens correspondaient au zèle de Dom Bosco et lui rendaient amour pour amour. C'était un ravissant spectacle de voir chaque dimanche son confessionnal entouré de vingt, trente et quelquefois cinquante pénitents, qui attendaient patiemment leur tour. Ils voulaient ouvrir leur cœur à celui qu'ils regardaient comme leur père et leur meilleur ami.

Après les confessions, Dom Bosco célébrait la Messe et donnait la sainte communion à ses pénitents. C'est la gloire du jeune apôtre des patronages d'avoir favorisé la communion fréquente. Alors, à Turin comme en France, le Jansénisme avait fait d'affreux ravages, et les plus fervents chrétiens ne communiaient guère qu'à Pâques. Dom Bosco commençait dès lors à mettre en honneur et en pratique la communion hebdomadaire.

Dans l'après-midi, les patronnés n'assistaient pas au Salut; il y avait impossibilité matérielle. On se contentait du catéchisme qui était suivi du chant de quelque cantique.

Dom Bosco lui-même nous a laissé sur cette époque de sa vie d'apôtre un témoignage précieux. Voici comment il en parle: « Lorsque j'arrivai à Turin, dit-il, je me vis bientôt entouré de nombreux jeunes gens, qui se montraient fort dociles à mes avis et dont je pouvais en quelque sorte garantir la conduite, tant le dimanche que pendant la semaine. Et cependant presque tous avaient un passé plus ou moins compromis. Les uns après avoir fui la maison paternelle y étaient retournés; d'autres adonnés auparavant à l'oisiveté et au vagabondage travaillaient chez d'excellents patrons; les autres sortis de prison étaient devenus des modèles de vertu; enfin, la plupart, ignorant de la religion, commençaient à la connaître et à la pratiquer. »

Le patronage et ses réunions un peu mouvementées indisposaient légèrement les studieux pensionnaires de l'Institut S. François d'Assise, mais le Supérieur, Dom Gala, voyant le bien opéré par Dom Bosco, le soutenait et l'encourageait. C'est ainsi qu'il l'aïda à célébrer très solennellement la fête de sainte Anne, patronne des ouvriers en bâtiments. La messe fut plus solennelle, les communions nombreuses, et dans la soirée, tous ces jeunes ouvriers, une centaine environ, étaient introduits dans la grande salle des conférences de l'Institut où un superbe goûter les attendait. On leur servit abon-

damment du chocolat, du lait, du pain, des gateaux et autres friandises : ce fut un festin sans pareil, et tous se croyaient à une table de rois.

À partir de ce jour, Ste Anne fut la patronne effective de ces jeunes ouvriers. Ils la priaient, se recommandaient à elle dans leurs ennuis, leurs dangers, et l'aïeule du Sauveur se montra leur mère et leur protectrice.

Le patronage était fondé : il avait mis deux années à s'élaborer lentement. L'esprit de Dieu avait fait comprendre au jeune prêtre turinai ce dont l'expérience a fait depuis un axiôme : c'est qu'un patronage qui grandit rapidement ne dure pas ; car il est ordinairement humain, c'est-à-dire, sans base surnaturelle. Il ressemble à ces météores qui brillent tout d'un coup et disparaissent aussitôt. Seuls, les patronages qui s'élèvent graduellement, fondés sur la prière, l'instruction religieuse, la piété, ont des chances de durée. Tel devait être celui de Dom Bosco : une œuvre d'éducation chrétienne, fortement assise et féconde en fruits de salut.

(A suivre).



Le Curé d'Ars

(Suite et fin). *



Il passait au milieu des marques de la vénération publique, souriant, bénissant, consolant, répondant à toutes les questions par un mot qui portait la lumière ou contenait le baume ; mais il ne paraissait pas plus sensible à ces témoignages de vénération que s'ils se fussent adressés à un autre que lui. Il attribuait tous les miracles qui s'opéraient à Ars à Ste Philomène, pour laquelle il avait une dévotion particulière, et qu'il appelait sa chère petite sainte. Il espérait ainsi faire prendre le change à l'opinion, et empêcher qu'on ne lui attribuât ces prodiges à lui-même.

Il se disait inférieur à tous, et montrait par ses actes qu'il le croyait sincèrement. Le P. Larcordaire étant venu à Ars pour le voir, et étant monté en chaire après lui, l'humble curé disait

ensuite : « On dit que les extrêmes se touchent : ce proverbe s'est vérifié aujourd'hui dans la chaire d'Ars, où l'on a vu l'extrême science succéder à l'extrême ignorance. »

A ses yeux, ceux qui le traitaient d'incapable, d'hypocrite, le jugeaient comme il le méritait ; ceux qui le considéraient comme un saint se trompaient. Quelqu'un lui ayant dit un jour : « M. le Curé, quand on sait si peu de théologie que vous, on ne devrait pas siéger dans un confessionnal, » l'humble prêtre s'empressa de répondre à son interlocuteur « qu'il était le seul à le bien connaître », et le pria « de lui obtenir de l'Évêché la grâce d'être déchargé d'un ministère dont il était incapable, afin qu'il put se retirer dans quelques petit coin, pour y pleurer sa pauvre vie et faire pénitence de ses pauvres péchés. »

Et en effet, plus d'une fois, effrayé par la responsabilité de la charge des âmes, il demanda à son Evêque d'en être déchargé ; il prit même la fuite, non pas, certes, par lâcheté ou désobéissance, mais par humilité, pour se dérober à un ministère dont il s'estimait incapable et indigne. « Ce qui m'épouvante, disait-il, ce n'est pas le travail, c'est la crainte de paraître devant Dieu comme curé ayant la responsabilité des âmes.

Cependant le jour approchait où Dieu allait relever son serviteur de ses fonctions, non parce qu'il le trouvait indigne, mais parce que l'heure était venue de l'appeler au repos et à la récompense.

Les travaux de son pénible ministère, ses austérités, ses privations avaient fini par altérer profondément sa santé. Il ne se traînait plus qu'avec peine ; une toux aigüe et opiniâtre lui déchirait la poitrine ; les chaleurs de l'été 1859 achevèrent de l'abattre. Le vendredi, 29 juillet, il rentra exténué au presbytère : ce fut son dernier jour de travail. Le lendemain, quand il voulut, à minuit, se rendre à l'église, les forces lui manquèrent : « Je crois, dit-il, que c'est ma pauvre fin. » Ce fut une consternation dans l'église, lorsqu'on ne le vit plus venir s'asseoir à ce confessionnal où tant d'âmes avaient trouvé auprès de lui la consolation et le salut.

Le mardi suivant, il demanda les derniers sacrements ; des larmes silencieuses coulèrent de ses yeux, lorsque la cloche lui annonça la suprême visite du Dieu de nos tabernacles. « C'est pour la dernière fois, soupira-t-il, que je reçois mon divin Sauveur. » Toute la paroisse assistait à la cérémonie. Les habitants d'Ars, les pèlerins,

* Voir le *Bulletin* de juin.

se succédaient sans cesse dans sa chambre, pour le voir encore une fois, lui présenter à bénir des objets de dévotion, lui demander une dernière bénédiction. Il se prêtait volontiers à ces pieux désirs. Mgr. de Langalerie, évêque de Belley, vint aussi en toute hâte, pour lui donner un suprême témoignage de son affectueuse vénération.

Enfin dans la nuit du 3 au 4 août, à deux heures du matin, pendant qu'on récitait les prières de la recommandation de l'âme, lorsqu'on fut arrivé à cette invocation : « Que les Anges de Dieu viennent au devant de lui, et le conduisent dans la Jérusalem céleste », sans agonie, sans convulsion, sans effort, il rendit son âme à Dieu, et s'endormit dans le Seigneur. Il était dans la soixante-quatorzième année de son âge et dans la quarante-deuxième de son ministère à Ars.

Sa mort fut un deuil inconsolable pour les habitants du village. De deux heures en deux heures, les cloches mêlaient leurs soupirs et leurs clameurs aux gémissements, aux sanglots de ses chers paroissiens, et les clochers d'alentour y répondaient par des sonneries funèbres.

Ses obsèques furent un triomphe. Entouré de deux-cent cinquante prêtres et de six mille étrangers, accourus pour y prendre part, Mgr l'Évêque de Belley commenta, dans une allocution émue, le salut que le souverain rémunérateur adresse à ses élus en les recevant dans la béatitude éternelle. « C'est bien, serviteur généreux et fidèle! parce que tu m'as été fidèle jusque dans les plus petites choses, entre dans la joie de ton Seigneur. »

Oui, assurément, il est bien entré dans la joie du Seigneur! C'est un saint! disait pendant sa vie le peuple fidèle; c'est un saint! s'écriait-il après sa mort, avec cette sûreté de jugement que lui donne le bon sens informé par la foi. Pourquoi tarde-t-on à le mettre sur les autels?

Et Dieu sanctionna les acclamations du peuple par les prodiges dont il honora le tombeau de son serviteur.

Mais l'Église, en des matières si graves surtout, ne procède point à la légère. Investie du pouvoir de prononcer des jugements infaillibles sur le salut de certains de ses enfants, et de proclamer leur incorporation à la cité céleste, elle n'exerce cette sublime prérogative, qu'après s'être entourée de toutes les garanties que peut désirer la prudence la plus exigeante.

Que ses lenteurs ne nous étonnent point. Ce n'est pas elle, en effet, qui fait à son gré les saints: c'est Dieu. Le rôle de l'Église est seulement de

les reconnaître et de les proclamer, sur l'attestation du ciel; elle ne béatifie que ceux que Dieu lui montre du doigt par le miracle; et les miracles ne s'opèrent pas sur commande et quand cela plaît, mais seulement quand il plaît à Dieu de les accorder; et ces miracles, l'Église ne les admet qu'après les avoir scrupuleusement vérifiés. Elle laisse à l'opposition le temps de se produire contre eux, comme contre les vertus des serviteurs de Dieu. Elle veut n'avoir à redouter, quand elle prononcera, aucune objection qui n'ait été résolue, aucune contradiction à laquelle il n'ait été répondu, aucune opposition enfin dont elle n'ait détruit jusqu'au dernier fondement.

C'est qu'il ne s'agit plus ici simplement d'un diplôme scientifique, d'un siège au sein de quelque illustre compagnie, d'un prix de vertu comme en distribuent les académies de la terre: autant l'éternité l'emporte sur le temps, autant la gloire que l'Église décerne à ses Saints est supérieure à celle dont les hommes honorent leurs lauréats.

Aussi quels monuments à la gloire des bienheureux que ces procédures sacrées de leur béatification par l'Église! Comme elles mettent splendidement en lumière leurs vertus, la grandeur surnaturelle de leur vie, leurs miracles, le caractère divin de leur sainteté.

La meilleure manière d'honorer les saints, c'est de les imiter, c'est d'écouter docilement leurs leçons et de les mettre en pratique. Ils nous sont donnés par le ciel pour nous servir de modèles en même temps que de protecteurs.

Quelques mois avant sa mort, le vénérable Curé d'Ars disait à ses paroissiens ces paroles qui furent comprises comme une annonce de sa fin prochaine, et recueillies comme son testament spirituel: « Quand Moïse se sentit près de mourir, il fit assembler son peuple, il lui rappela les bienfaits dont Dieu l'avait comblé, et l'exhorta à demeurer fidèle et reconnaissant; permettez, mes Frères, que je fasse de même et que je vous rappelle combien Dieu a été bon pour vous », puis, après avoir énuméré les faveurs insignes qu'ils devaient à la bonté de la Providence, il conclut: « Soyez donc bien reconnaissants et que votre fidélité soit votre action de grâces. »

Mettons en pratique les touchantes recommandations du Serviteur de Dieu, de l'humble et grand Curé d'Ars.





PÉROU

Dom Santinelli, inspecteur des maisons salésiennes de cette région est enfin de retour dans sa province après un voyage de deux mois et demi. Il parvenait avec un groupe assez nombreux de confrères, nouveaux missionnaires à Buenos-Ayres le 10 novembre après avoir quitté Gênes le 20 octobre. Son grand bonheur pendant la longue traversée fut de pouvoir, chaque jour, offrir le saint sacrifice de la messe. Quel chaleureux accueil reçurent nos chers confrères à l'Institut Pie IX pendant les trois jours qu'ils y passèrent ! Le 15, ils étaient à Salta où Mgr Linarès et son Vicaire Général leur offrirent l'hospitalité au palais épiscopal. Le bon évêque leur rappela son voyage à Turin, sa visite à l'Oratoire du Valdocco, la promesse que lui avait faite Dom Rua d'ouvrir à Salta une maison salésienne. Comme il aurait désiré que quelques-uns des arrivants pussent s'arrêter auprès de lui ! Hélas ! il comprit que cela n'était pas encore actuellement possible. Dom Santinelli et ses compagnons arrivèrent ensuite à Jujuy, au pied même des Andes qu'ils devaient gravir pour parvenir à Tupiza, et de là à Sucre. Pénible trajet qui leur demanda plus de 19 jours, à pied, ou dans de mauvaises voitures, sur des routes détremées par des pluies continuelles, pleines de fondrières et à peine tracées ! Et le temps marchait, et les chers missionnaires auraient tant aimé célébrer la solennité du 8 décembre au milieu de leurs confrères de l'Oratoire de Sucre. Ils y réussirent grâce à leur énergie et au jour de l'Immaculée-Conception, le *Te Deum* le plus solennel retentissait dans l'humble chapelle de l'Orphelinat.

Quelques jours plus tard, Dom Santinelli, toujours infatigable, se mettait en route pour Lima où il arrivait le premier janvier. Le cher Inspecteur écrivant à notre vénéré Supérieur lui annonçait qu'il allait se rendre à Cuzco pour y jeter les fondements d'une école d'arts et métiers, puis à Piura pour une autre fondation du même genre et enfin à Cochabamba et Tarija, en Bolivie, pour y étudier les projets de nouvelles maisons. Nous sommes heureux de commencer aujourd'hui la relation de ce long voyage par la prise de possession du nouvel établissement salésien érigé à Cuzco, l'antique capitale des fameux Incas.

Une nouvelle fondation à Cuzco.

(Lettre de Dom Santinelli).

Cuzco (Pérou), 15 mars 1905.

Très vénéré Père,

Comme je vous l'ai déjà fait savoir, mon plus grand désir était de réaliser le plus tôt possible les vœux que vous aviez formulés, en ouvrant à Cuzco une maison salésienne.

J'écrivis donc à l'éminent évêque de ce diocèse, Mgr Falcon que les confrères destinés à la nouvelle fondation seraient partis pour sa ville épiscopale dans la première quinzaine de février. Sa Grandeur s'empressa de me répondre par une lettre toute imprégnée de bonté et d'enthousiasme : « Grâces soient rendues à Notre Seigneur et à Notre Dame Auxiliatrice qui répandent tant de bénédictions et de faveurs sur mon diocèse... et que Dom Rua veuille bien recevoir mes très sincères et très affectueux remerciements ! »

C'est le 10 février que nous nous mettions en route avec plusieurs autres confrères qui devaient s'arrêter à Aréquipa. Nous passions toute une semaine dans cette dernière ville, comblés des plus délicates attentions du dé-

voué comité de nos chers Coopérateurs. Dans ces derniers mois, ceux-ci ont poussé activement les travaux de l'église Notre Dame Auxiliatrice qui est désormais ouverte aux fidèles et très fréquentée.

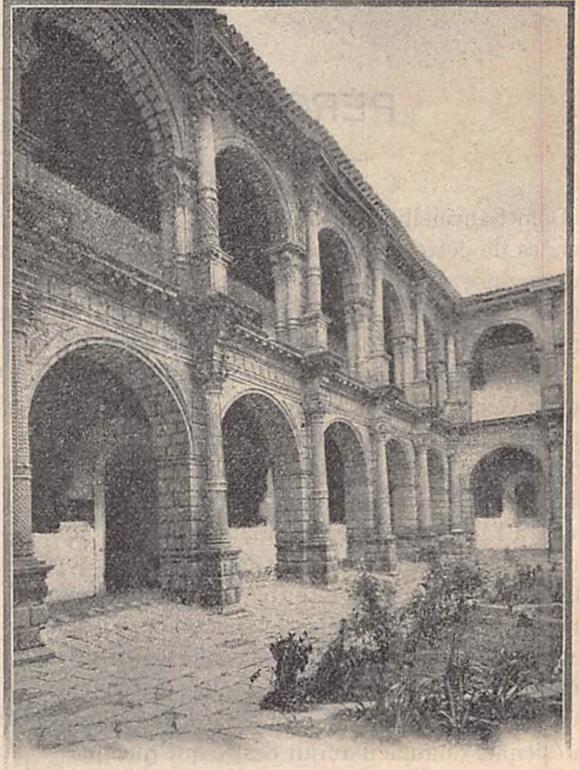
Nous reprenons le 21 notre voyage dont je ne vous ferai pas la description, car vous connaissez déjà, bien cher Père, ainsi que les lecteurs du *Bulletin*, les intéressantes relations écrites par Mgr. Costamagna et Dom Gusmano ; mais je ne dois pas, sous peine de manquer à la reconnaissance la plus entière, taire les aimables réceptions qui nous furent faites un peu partout sur notre route, par exemple, à Sicuani d'où le vénéré pasteur ne voulait pas nous laisser repartir sans avoir admiré sa belle région. Quels magnifiques champs de blé, de maïs, de pommes de terre, de fêtes, etc. tous dus à une fertilité extraordinaire du sol arrosé par divers affluents des Amazones. Et dire cependant que les indigènes en sont encore réduits à travailler la terre avec des instruments très primitifs. C'est à peine s'ils retournent la terre d'une manière bien superficielle ; puis ils y jettent la semence qui en très peu de temps produit une étonnante récolte. Si l'on parvenait à y planter une culture rationnelle, à y importer d'autres céréales, à y planter des arbres destinés à la construction, quelles richesses en retirerait ce pays !

Tandis qu'à *Hurcos* nous changions de mules et que nous prenons un frugal repas, le digne curé de ce chef-lieu vint nous prier de demeurer quelque temps près de lui, car il avait reçu de son Evêque l'ordre de nous recevoir très solennellement. Et de fait, bien que nous ayons dû refuser son aimable invitation, il voulut que la musique instrumentale de la ville nous donnât un gentil concert qui ne cessa que longtemps après que notre voiture se fut éloignée. Même accueil à *San Sebastian* de la part du bon pasteur qui nous exprima tous ses regrets de ne pouvoir rien faire pour nous. Nous avons hâte de parvenir à Cuzco.

L'arrivée.

Nous étions encore loin que nous admirions déjà cette cité si puissante dans les siècles passés, fameuse par ses empereurs, comme par ses merveilles artistiques et ses richesses fabuleuses.

Quelle admirable situation ! Par dessus les maisons on aperçoit les tours et les dômes de ses antiques et magnifiques églises, transformées pour la plupart en temples payens et en tombeaux de la dynastie des Incas. C'est en évoquant ces souvenirs que nous arrivons au mur d'enceinte. Nous pensions que notre entrée dans la ville serait bien modeste ; nous avons compté sans le concours d'un grand nombre d'ecclésiastiques, de plusieurs délégués des commu-



Cuzco (Pérou) — Ruines du Couvent de la *Merced*.

nautés religieuses et de beaucoup de personnes de la plus haute société qui s'étaient données rendez-vous pour saluer les humbles fils de Dom Bosco et les accompagner, à travers deux rangées d'une foule énorme qui nous acclamait et nous jetait des fleurs, jusqu'au palais épiscopal.

Le vénéré Pasteur du diocèse nous attendait sur le seuil et nous tendait les bras sans même nous permettre de baiser son anneau pastoral. Quelle émotion pour nous tous en voyant cette bonté si touchante ! Quelques instants après et dans un des salons de l'évêché, Sa Grandeur nous témoignait la vive satisfaction qu'elle ressentait de notre arrivée au milieu de ses

chères ouailles et déclarait que nous ne logerions pas ailleurs qu'auprès d'elle. Après avoir également reçu les salutations des membres du Chapitre, présentés par leur doyen, des Sénateurs Pacheco et Orhina qui ont tant fait pour posséder à Cuzco une maison salésienne, d'une délégalation de l'Union catholique et des dames patronesses de la Propagation de la Foi, nous nous mîmes en quête, le nouveau directeur et moi, de chercher un local où l'on pût ou plus tôt commencer l'œuvre si impatientement désirée, et nous fûmes assez heureux pour le découvrir bientôt.

La cité de Cuzco, antique métropole du fameux empire de *Tahuantinsuyo*, fut fondée par le premier Inca Manco-Capac, très probablement aux débuts du XI^e siècle, sur les bords du petit fleuve *Guatanay*. Devenue la capitale de cet immense empire, elle comptait bientôt plus de 250,000 habitants. Les richesses de ses temples, la solidité de ses édifices, ses rapides progrès dans les arts, les sciences et l'industrie, firent l'admiration des espagnols qui la conquièrent et voulurent lui donner le nom de *Nuova Toledo*, Nouvelle-Tolède. Les plus célèbres de ses monuments existant encore sont le *Sacsay-huamán* et l'*Ollantaimbo*, le temple du Soleil, appelé *Coricancha*, les palais des Incas, le magnifique observatoire astronomique de Pisac, connu sous le nom de *Inlithuatana*, etc.

Le Sacsay-huamán — Le temple du Soleil.

Le *Sacsay-huamán*, dont les belles ruines attestent encore la grandeur extraordinaire, était une immense forteresse placée sur un rocher quelque peu incliné et dominant toute la ville. Un des habitants actuels, le savant docteur chanoine Pacheco, nous assurait que ce fort fut construit avec des pierres d'une solidité à toute épreuve et de grandes dimensions, posées les unes sur les autres sans aucune maçonnerie. Quelques unes dépassaient 8 mètres de longueur sur 3 de largeur et 1 d'épaisseur, mais ce qui frappe et étonne le plus, c'est la netteté du grain, formant une surface véritablement lisse ; c'est encore l'emboîtement, l'ajustement des pierres l'une sur l'autre, fait avec tant d'exactitude qu'il est encore actuellement impossible d'y glisser la lame d'un couteau ou même la tête d'une épingle.

Les chemins qui y conduisaient étaient défendus par trois parapets véritablement insur-

montables et d'une étendue de 400 mètres, avec une unique porte à pont-levis. Dans l'intérieur se voyaient trois tours dont la plus grande était destinée à recevoir les trésors de la maison royale et du temple du Soleil, lorsque survenaient des invasions étrangères ou des révolutions intestines ; les deux autres servaient de logement à la garnison. Toutes ces tours communiquaient par des souterrains non seulement entre elles mais avec les palais des empereurs et le temple du Soleil.

Nous avons visité et admiré avec beaucoup d'intérêt les glorieuses ruines de ce dernier temple. Une partie du terrain qu'il occupait est actuellement la propriété des Dominicains qui y ont bâti un couvent et qui nous y offrirent le plus fraternel accueil. Le fameux *Inti-huasi*, ou maison du Soleil, était, au dire du renommé chanoine Pacheco, l'orgueil de la métropole et la merveille de l'empire de *Tahuantinsuyo*. Ce splendide édifice occupait une surface de plus de 230 mètres de tour, garanti par une muraille de pierre. Tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, aussi bien sous la toiture qu'aux angles des murs, partout courait une garniture d'or massif, de plus d'un pied et demi de largeur.

L'intérieur était une véritable mine d'or. Le toit était formé d'un tissu de coton artistiquement travaillé, avec broderies de différentes couleurs qui le faisaient ressembler à une toiture de paille, mais tous les murs étaient tapissés de lames d'or le plus pur. Une magnifique sculpture placée au fond représentait le visage d'un homme, entouré de rayons, ainsi qu'on représente le soleil et cette image n'était autre qu'une plaque d'or massif, aux dimensions énormes, et rehaussée d'ornements précieux. d'émeraudes magnifiques et d'autres pierres de grand prix. Placée en face de l'entrée, elle s'éclairait, aux premiers rayons du soleil, de mille lueurs brillantes qui illuminaient tout le sanctuaire d'une clarté qu'on aurait pu croire surnaturelle, et au fur et à mesure que croissait le soleil, le temple se revêtait d'une lumière extraordinaire, provenant des ors, des émaux, jetés à profusion un peu partout. L'or dans le langage populaire était *les larmes du Soleil* ! Tout autour de l'image du Soleil et le long des côtés du temple étaient rangés les squelettes embaumés des Incas, assis sur un trône d'or.

Près du temple se voyait un large portique tout en pierres finement travaillées. Il était surmonté d'une corniche d'or et servait de

vestibule à d'autres temples ou chapelles de moindre dimension, L'un, le plus grand, est consacré à la Lune dont l'image gravée sur une large feuille d'argent, et représentant une tête de femme, occupait tout le fond de l'édifice. Ici toutes les décorations étaient d'argent, car ce métal répondait admirablement à la blanche lumière de l'astre nocturne regardé par les Cuzcains comme la mère des Incas, et le monument servait de nécropole aux différentes impératrices. Les autres chapelles portaient différents noms,

étaient très richement meublés et pourvus de tout ce qui était nécessaire à la splendeur du culte, etc. etc.

Le souvenir de tous ces chefs-d'œuvre et la vue de ces merveilleuses ruines nous rappelaient à la mémoire les paroles du colonel O'Leary qui, en 1825, écrivait ce qui suit : « Cuzco m'intéresse vivement... Son histoire, ses légendes et ses ruines sont vraiment prodigieuses et on peut justement l'appeler la Rome de l'Amérique. L'immense forteresse placée au nord de



Cuzco (Pérou) — La salle des prêtres.

tels que ceux des Etoiles, de la foudre, des éclairs, du tonnerre, de l'arc-en-ciel, et toutes représentaient parfaitement par les ornements splendides dont elles étaient couvertes ces terribles ministres de la vengeance céleste.

Tout près de ces divers temples se trouvait une magnifique salle toute recouverte d'or et qui servait de sacristie au grand-prêtre, *Huilluc-Huma*, qui était toujours un membre de la famille royale. Dans cette salle se réunissaient aussi les ministres du culte qui sous la présidence du grand-prêtre réglaient toutes les questions ayant trait aux sacrifices, aux victimes, aux cérémonies et aux fêtes religieuses. Les logements des nombreux ministres et de leurs serviteurs

la cité est son Capitole et le temple du Soleil son Colysée. *Manco-Capac* fut son Romulus ; *Vire-cocha*, son Auguste ; *Pachacutes* son Marc-Aurèle ; *Huascar* son Pompée ; *Tupac-Amaru* son Bélisaire et *Puma-Kahna* son Rienzi, le dernier patriote qui lui donna un jour d'espérance.

A suivre





LE CULTE DE MARIE AUXILIATRICE

IV.

Le Sanctuaire.

Il arrive souvent à celui qui retrace l'histoire de quelque sanctuaire, de regretter que ceux qui avant lui en ont fait la chronique aient été trop réservés dans leurs recherches et n'aient pas laissé suffisamment de renseignements. Que de fois n'avons-nous pas lu cette phrase assez significative : « Le manque de documents, cette obscurité au sujet des origines de ce sanctuaire, de cette chapelle, sont bien la preuve de sa vénérable antiquité ». Pour ce qui est du temple de Marie Auxiliatrice, érigé par Dom Bosco à Turin, près de la Maison-Mère de la Pieuse Société Salésienne, il n'en est pas de même. Sorti de terre hier seulement, il est déjà célèbre parmi les plus célèbres et il possède une histoire merveilleuse qui pour beaucoup pourrait paraître incroyable. Mieux vaut citer les faits dont des milliers et des milliers de personnes ont été les témoins et sur lesquels elles peuvent encore déposer.

« Lorsqu'il s'agit de commencer les travaux, écrit Dom Bosco lui-même, je n'avais pas un sou à consacrer à cette œuvre.

« Je ne me laissai pas arrêter par les difficultés, je mis résolument les ouvriers à la besogne et je fis creuser les fondations.

« Après la première quinzaine de ce travail, je me trouvai devoir aux terrassiers mille francs. Ces braves gens ne pouvaient attendre plus longtemps leur salaire, et il me fallait absolument payer les journées faites. Un heureux événement s'accomplit alors et ouvrit l'ère de ces généreux secours qui ne cessèrent pas depuis. Dans mon embarras je pensai à une personne qui avait commencé une neuvaine quelques jours auparavant et qui avait promis une offrande en cas de réussite.

« C'était une dame que j'avais eu l'occasion de visiter dans l'exercice de mon ministère. Elle était fort gravement malade, retenue dans

son lit, depuis trois mois, par une fièvre continue, avec grande toux et épuisement complet.

« Oh ! m'avait-elle dit, pour recouvrer un peu de santé, je serais bien disposée à dire toutes les prières qu'on indiquera, et à faire quelque offrande. Ce serait une grande faveur pour moi si je pouvais seulement sortir du lit, et faire quelques pas dans ma chambre.

« — Ferez-vous ce que je vous indiquerai ?
« — Bien certainement.

« — Alors commencez tout de suite une neuvaine à Marie Auxiliatrice.

« — Comment cela ?

« — Pendant neuf jours, vous direz trois fois par jour un *Pater*, *Ave*, *Gloria* et le *Salve Regina*.

« — Je le ferai. Et quelle œuvre de charité faudra-t-il joindre ?

« — Si vous le voulez, et si vous éprouvez quelque amélioration dans votre santé, vous ferez une offrande pour l'église de Notre Dame Auxiliatrice qui se commence au Valdocco.

« Oh ! oui, bien volontiers : si dans le cours de cette neuvaine j'obtiens seulement de pouvoir sortir du lit et faire quelques pas dans ma chambre, j'enverrai une offrande pour l'église qu'on élève en l'honneur de la Sainte Vierge Marie.

« Cette promesse, continue Dom Bosco, était la seule ressource sur laquelle je pusse compter à cette heure.

« On était précisément au huitième jour de la neuvaine, et ce ne fut pas sans une certaine anxiété que j'allai m'enquérir du résultat.

« La servante qui m'ouvrit la porte, s'écria en me voyant : — Madame est guérie ; elle est déjà sortie deux fois pour aller à l'église rendre grâces à Dieu.

« En effet la maîtresse survint toute joyeuse : — Je suis guérie, mon Père. Je suis déjà allée remercier la Sainte Vierge. Voici l'offrande que j'ai préparée ; c'est la première, mais ce ne sera certainement pas la dernière.

« Et elle me remet un petit paquet. Dès que

(1) Voir *Bulletin* de Juin.

je fus de retour chez moi, je l'ouvris et j'y trouvai précisément cinquante napoléons d'or qui formaient justement la somme de mille francs dont j'avais si grand besoin.

« Quoique j'eusse soigneusement évité de parler de ce fait, le premier de ce genre, il ne tarda pas à s'ébruiter et à se répandre comme par une étincelle électrique; et presque aussitôt il se produisit un concours extraordinaire de personnes faisant des neuvaines à *Notre Dame Auxiliatrice*, et promettant des dons à son église si elles étaient exaucées.

« Turin, Gênes, Bologne, Naples, Milan, Florence, Rome, puis Palerme, Vienne, Paris, Londres, Berlin, retentirent des louanges de Notre Dame Auxiliatrice. *On n'eut jamais recours en vain à son intercession.*

« Les offrandes arrivèrent en grand nombre, parant à tous les besoins. Que de personnes eurent l'idée d'intéresser Marie Auxiliatrice soit à leur commerce, soit à la prospérité de leurs terres, promettant en faveur de son église la dîme des bénéfices ou des récoltes. Elles n'eurent pas lieu de se repentir de ce contrat, et le résultat dépassa toutes les espérances » (1).

La première pierre du Sanctuaire fut posée le 27 avril 1865 par Mgr Antoine Odon, évêque de Suze; le siège de Turin était vacant par suite de la mort de Mgr Franzoni.

Les travaux avancèrent avec la plus grande célérité, et dans cette même année 1865, on parvint jusqu'à la toiture, on fit même la voûte, excepté pour la coupole qui était terminée en 1866 et immédiatement recouverte de lames de cuivre. C'est en 1867 que l'on plaça au sommet de la coupole la statue de la Madone, haute de quatre mètres et toute en cuivre battu et que l'on termina l'extérieur. Quant aux travaux de l'intérieur, on les exécutait dans les cinq premiers mois de 1868, et le 9 juin, le nouveau temple, le *prodigieux Sanctuaire* recevait des mains de S. G. Mr Riccardi di Netro sa solennelle consécration et était définitivement ouvert au culte.

(1) Lorsqu'on demandait à Dom Bosco comment il fallait recourir à Marie Auxiliatrice pour en implorer quelque faveur, il avait coutume de répondre: Faites une neuvaine en récitant trois *Pater, Ave* et *Gloria* au Très Saint Sacrement avec l'invocation: *Loué et remercié soit à tout instant le très auguste et divin Sacrement*, et trois *Salve Regina* avec l'invocation: *Marie Auxiliatrice, priez pour nous*. Sur la fin de sa vie, Dom Bosco recommandait de remplacer l'invocation au T. S. Sacrement par celle-ci qu'on récite actuellement à la fin de chaque Messe: *Cor Jesu Sacratissimum, miserere nobis*.

Mois de Marie

Neuvaine et Fête de Marie Auxiliatrice à Turin.

LE mois de Marie, commencé au soir même de la grande solennité de Pâques pour se terminer avec la fête de notre bonne Mère a vu se renouveler dans le Sanctuaire qui est consacré à la Reine du Ciel et de la terre ces splendides manifestations de piété, de vénération qu'on est accoutumé d'y voir depuis bientôt trente huit années. Matin et soir une foule compacte se pressait pour entendre les deux éloquents et zélés prédicateurs Dom Pentore et Dom Amadei, qui en fils dévoués de Marie Auxiliatrice, avaient joyeusement accepté de parler de leur Mère.

À mesure que l'on approchait du 24 mai, chaque jour voyait croître le nombre des pieux pèlerins que la neuvaine attire toujours dans le sanctuaire du Valdocco. Et cependant cette année l'inclémence du temps aurait pu faire hésiter un grand nombre de personnes, mais la foi, l'amour et la reconnaissance triomphent de tout et on put s'en convaincre. Tandis que chaque matin Dom Amadei continuait avec grand succès le récit de la vie de la T. S. Vierge et nous faisait assister tour à tour aux mystères joyeux, douloureux et glorieux, Mgr Vincent des comtes Stelluti-Scala passionnait chaque soir son nombreux auditoire, l'entretenant de plusieurs points de la religion que sans doute l'on connaît, mais que trop souvent l'on ne met pas en pratique. Comme ces vérités sont bonnes à être entendues souvent, pour que l'on y puisse conformer sa conduite de chrétien et de catholique.

Combien furent courts ces jours si précieux en grâces de toute sorte que fit découler sur ses dévots serviteurs la Madone de D. Bosco! Enfin on arrivait au 24 si attendu. La veille, un grand nombre de Coopérateurs et de Coopératrices assistaient à la Conférence annuelle que donna notre cher confrère Dom Gallo, et dont ils pourront tirer un grand fruit, connaissant mieux leur Association, ses origines, son objet, son but et ses effets. Nous espérons revenir sur cette conférence si bien adaptée aux circonstances.

Puis l'église se remplissait de nouveau pour les premières vêpres solennelles présidées par S. G. Mgr Castrale, évêque titulaire de Gaza, dont la consécration épiscopale avait eu lieu quelques semaines auparavant dans la Métropole-cathédrale de Turin. Le soir, embrasement général du Sanctuaire au moyen de plus de

3000 lampes électriques harmonieusement disposées.

Dès 3 heures du matin, de nombreux pèlerins assistaient aux Messes célébrées et se pressaient à la table de Communion. Depuis ce moment jusque fort tard dans la nuit, le Sanctuaire ne devait plus désempir, et à certains moments il fallut assurer un service d'ordre pour approcher de la Table de Communion, aussi bien que pour permettre le dégagement de la grande porte. De délicieux motets furent chantés aux Messes de 5 h. et 11^h2 et de 7 h. 11^h4 par la *Schola Cantorum* qui se surpassa à la Messe solennelle de 10 heures dans l'exécution de la Messe *Virgo Clemens* du Maestro Capocci. Aux vêpres solennelles on goûta fort le chant des antiennes exécutées dans le plus pur chant grégorien et les psaumes

en faux-bourçons. Le discours de Mgr Stelluti-Scala fut le digne couronnement de ses prédications de la neuvaine. Hélas! la pluie persistante ne permit pas la sortie de la procession traditionnelle à la grande déception des pèlerins et des propriétaires des maisons placées sur le passage de la Madone.

Enfin la bénédiction du T. S. Sacrement descendit sur une multitude en prières, dont les rangs pressés, débordant et par les portes latérales et sur le perron de l'église, s'étendaient au loin dans les vastes cours et sur l'immense place où la douce lueur projetée par l'illumination de la coupole et de la façade répandait une lumière calme et comme recueillie. Ce flot de peuple s'écoula lentement, le cœur rempli et embaumé de cette fête de notre bonne Mère Marie Auxiliatrice.

Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice

ATTIREZ-MOI à vous, Vierge Sainte, afin que je ccure à l'odeur de vos parfums; attirez-moi, parce que je suis retenu par le poids de mes péchés et par la malice de mes ennemis. Comme personne ne va au Père Céleste, s'il n'y est attiré par Jésus-Christ, votre Divin Fils, j'ose dire aussi que personne ne va à Jésus, si vous ne l'y attirez par votre intercession et par vos prières. Vous êtes, ô Vierge Immaculée, celle qui, après Dieu, enseignez la véritable sagesse; vous êtes celle qui obtenez la conversion au pécheur, la persévérance aux justes, la consolation aux affligés, la force aux faibles, la santé aux malades. Hélas! je suis chargé de toutes les misères. Exercez donc votre grande miséricorde envers moi; obtenez-moi la grâce de guérir de tous mes maux. Ma reconnaissance sera éternelle pour vos bienfaits, et, tant que je vivrai, je ne cesserai de célébrer vos louanges.

Au mois de mars dernier, ma fille unique, atteinte de plusieurs maladies de nature fort grave, a recouvré la santé, grâce à Notre Dame Auxiliatrice et à S. Joseph.

Puisse la publication de cette guérison encourager les pieux lecteurs du *Bulletin salésien* à recourir toujours avec confiance à celle qui est le Secours des Chrétiens et à S. Joseph, le Patron des causes désespérées. Ci-joint la somme de 5 fr. pour grâce reçue.

Ammerschwihr, 5 mai 1905.

Vve. B.

*
*
*

Atteint depuis plus de vingt ans d'un mal qui me faisait beaucoup souffrir, je me laissais

aller au découragement, lorsque mon épouse m'engagea à me recommander à Notre Dame Auxiliatrice, ce que je fis aussitôt; je promis à cette bonne Mère une offrande pour les orphelins de Dom Bosco et la publication de ma guérison dans le *Bulletin*, si j'étais exaucé. Je me hâte de dire que depuis cet instant j'ai éprouvé un grand soulagement et je m'empresse d'acquitter cette dette de reconnaissance envers Notre Dame Auxiliatrice. Ci-joint la somme de 20 fr. en action de grâces et remerciements.

Champorcher, 14 avril 1905.

B. B.

*
**

Notre Dame Auxiliatrice ne sait rien refuser à ses Coopérateurs salésiens. Voici un an que de nombreuses difficultés survenant les unes après les autres empêchaient un mariage projeté. Je suppliais sans cesse notre puissante Mère du Ciel, non seulement d'aplanir les difficultés, mais encore de permettre que mon union soit bénie dans l'un de ses jours de fête; c'était mon plus grand désir et j'insistais auprès de Notre Dame Auxiliatrice en raison de mon titre de Coopératrice salésienne. Quelle ne fut pas ma joie lorsque tout s'arrangea enfin pour que l'on puisse espérer que le mariage se ferait en mai! Je choisis, bien entendu, la date du 24 et je rechoisis alors que la T. S. Vierge avait à dessein suscité les ennuis pour me ménager un plus grand bonheur en réalisant mon désir le jour même de la fête de Notre Dame Auxiliatrice, si chère aux cœurs de la grande famille salésienne.

Merci à tout jamais, ô ma Mère, pour cette insigne faveur; bénissez mon union que je place sous votre maternelle protection.

X, mai 1905.

C. M.
Coopératrice Salésienne.

*
**

Reconnaissance et amour à ma si bonne Mère Marie Auxiliatrice qui m'a puissamment protégée, sauvée et qui m'a rendu la paix et le sommeil. Je me déclare hautement redevable à sa toute puissante protection ainsi qu'à sa compatissante bonté. Vive Notre Dame Auxiliatrice! Vive Marie!

Paris, 17 avril 1905.

M. D.

*
**

Ci-joint un mandat de 25 fr. en actions de grâces pour la guérison de mon fils Yres, obtenue par l'entremise de Marie Auxiliatrice.

Nice, 9 mai 1905.

A. F.

*
**

Je vous envoie cinq piastres pour vos œuvres, pour remercier Notre Seigneur et Marie Auxiliatrice de m'avoir guérie. Je suis bien, très bien.

Saint-Norbert de Berthier (Canada), 6 mai 1905.

M. F.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par son entremise à la suite de prières, aumônes, sacrifices de la Messe, etc.

Avignon: 30 avril 1905. Guérison d'un mal très

violent — Réussite plus que satisfaisante d'un examen.

Aerschel: M. G. L. de V. Reconnaissance à M. A. pour avoir obtenu son assistance dans maintes misères et difficultés.

Champdevrez: C. B.: 3 fr. en reconnaissance pour guérison d'une maladie grave.

Nice: S. P.: Merci à Marie Auxiliatrice pour la grâce qu'elle m'a accordée en guérissant ma sœur.

Cambrai: 18 mai 1905: H. M. Remercements à N. D. Auxiliatrice, au S. Cœur et à S. Joseph pour les heureuses suites d'une naissance qui donnait beaucoup d'inquiétude.

Marseille: 19 mai 1905: 10 fr. M. M. Actions de grâces pour l'heureuse issue d'un procès.

Domaz (Aoste): 10 fr.: Vve. D. E. pour grâce reçue. *Québec*: H. C., 3 piastres pour grâce obtenue dans le règlement d'une affaire de famille.

La Tour d'Argires (Vaucluse); M. G.: 10 fr. en remerciements à N. D. Auxiliatrice pour grâce obtenue.

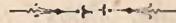
Rouen: 13 mai 1905: 2 fr., en reconnaissance à M. A. qui a guéri un jeune homme et l'a rendu à son épouse et à sa petite fille.



Échos de l'exil

ET

Chronique Salésienne



SAMPIERDARENA. — 30 avril: Ouverture du mois de Marie. Le soleil disparaît lentement à l'horizon, et sous ses derniers reflets tout se dore et s'embellit. Quelques instants après nous étions tous agenouillés devant l'autel de Marie et en chant d'amour s'envolèrent vers cette aimable et douce Mère les strophes si connues et tant de fois répétées:

*C'est le mois de Marie,
C'est le mois le plus beau;
A la Vierge chérie
Disons un chant nouveau.*

Pour ajouter au charme de cette heure les cloches de l'église voisine se mirent en branle et de l'airain sacré tombèrent les notes d'un joyeux « Regina Cœli ». Nos âmes deviennent plus ardentes, et ce fut d'un cœur ému que nous adressâmes nos supplications à la Reine des Cieux, la priant de bénir tous ceux dont les

bienfaits se répandent chaque jour sur nous. Oui, Vierge toute bonne et puissante, bénissez ceux qui nous font du bien, répandez vos dons sur tous ceux qui nous sont chers

Un petit incident. Nous avons l'habitude de « tirer » tous les soirs un bouquet spirituel, c'est-à-dire, une pensée, une maxime, qui devient le mot d'ordre du lendemain. Dans ce but, M. le Directeur avait remis à notre petit sacristain la boîte où sont contenues ces fleurettes spirituelles avec charge d'aller la déposer sur son prie-Dieu... « Que peut-il bien y avoir dans cette boîte? » se demande notre homme. Et à peine M. le Directeur a-t-il le dos tourné qu'il s'empresse d'ouvrir la cassette mystérieuse, de prendre un billet sur lequel il lit: « Pour plaire à Marie, j'éviterai tout acte de curiosité! ». Il n'y est pas retourné, et le voilà bien guéri.

Retraite. - 1^{er} Mai. Les notes plus graves du *Veni Creator* emplissent aujourd'hui notre chapelle. Nous sommes en pleins Exercices spirituels! c'est-à-dire, que pendant trois jours, semblables à de petits moines, nous serons silencieux et recueillis, ne songeant qu'à Dieu, à notre âme, à l'éternité! Quel supplice pour des langues bien affilées! — *2 mai.* Ce n'est pas si terrible que je croyais. Nous trouvons même que les sermons sont trop courts, et nous en avons cependant quatre par jour. Mais aussi quel charmant prédicateur nous possédons! Dom Bellamy a tout pour lui; une figure sympathique et toujours souriante, avec une superbe barbe blanche qui descend en longs fils d'argent jusqu'au milieu de la poitrine; des mots magiques et scandés par des gestes si agréables, une voix douce, persuasive qui chatouille encore maintenant mes oreilles. — *3 mai.* Déjà deux jours de passés! Comme cela va vite! Mais croyez bien que nous ne perdons pas notre temps! Franchement, nous sommes de véritables trappistes, il ne nous manque que la bure. Il faudrait nous voir entre les différents exercices, nous promener gravement, sans mot dire, égrenant, et avec quelle piété, le long rosaire. De ci, de là on surprend bien quelques sourires, mais nous sommes de si jeunes religieux qu'un peu de soleil sur nos lèvres est bien permis. Et puis, comment ne pas sourire lorsqu'on a la mémoire et le cœur encore remplis des belles instructions que l'on vient d'entendre: « Vous voulez sérieusement vous amender, vous voulez sincèrement connaître votre petit défaut mignon, allez exciter, dans une discussion peu charitable,

l'amour propre d'un de vos compagnons et soyez persuadé que celui-ci lèvera le renardeau qui ronge et détruit toutes vos vignes; vous n'aurez plus qu'à le chasser. Essayez... ». — *4 mai.* Plus qu'un jour. Aussi les fronts deviennent-ils plus graves; les sourires s'éclipsent... Et si nous venions à mourir? Nombreux déjà sont les compagnons qui nous ont quitté au milieu de la route... Et un petit frisson court sous la peau en vous chatouillant les os. Qui n'a pas, blottie dans un repli de sa conscience, quelque faute à se reprocher? Mais le bon Père est là avec sa barbe blanche, son doux sourire, et, tantôt, aux premières ombres du soir, nous irons déposer ce lourd fardeau dans son cœur paternel. — *5 mai.* C'est fini; alleluia! La joie tapageuse règne de nouveau partout. La retraite n'est plus qu'un souvenir, mais quel suave souvenir! Toujours nous nous rappellerons les dernières paroles de notre cher prédicateur: « Je voudrais, nous a-t-il dit, posséder une image où seraient gravés: un ciboire, symbole de votre piété envers Jésus; un rosaire, image de votre amour pour Marie, et un petit livre, votre règlement, emblème de votre docilité pour vos supérieurs ».

Bon Père, vous êtes parti, mais soyez assuré que votre souvenir vivra toujours dans notre cœur avec celui de nos maîtres, intimement uni à l'amour de Jésus et de Marie.

CIUDADELA (Ile Minorque - Espagne). — Nous reproduisons les lignes suivantes empruntées à l'excellent journal *El Vigia Católico*:

« Le spectacle auquel nous avons assisté les 25 et 26 de ce mois dans la maison des Révérends Pères Salésiens, nous a comblé de joie, tout en ouvrant notre cœur au plus vif espoir. La solennité à laquelle nous avons pris part était une fête éminemment catholique, et, bien que ce ne fut pas son but principal, elle fut cependant un témoignage, une splendide démonstration de l'affection dont jouissent à juste titre les fils de Dom Bosco, en même temps qu'un symptôme éclatant que le sentiment religieux trop endormi dans ces derniers temps aura un glorieux réveil dans notre cité catholique.

« Il s'agissait de fêter deux jeunes membres de la Pieuse Société Salésienne, Dom Antoine Castagné et Dom Georges Delezenne, qui avaient été récemment ordonnés prêtres et qui célébraient aux jours indiqués plus haut leur première Messe. Rien de plus naturel que maîtres, enfants et Coopérateurs se livrassent à des démonstrations

de la joie la plus vive, surtout parce que c'était la première fois qu'on célébrait pareille fête à Ciudadela, et que les deux nouveaux prêtres étaient des étrangers, exilés de leur beau pays, victimes innocentes de la plus inique persécution. Ces circonstances encore une fois contribuèrent à donner un caractère imposant de grandeur à la fête ainsi qu'à exalter l'enthousiasme universel.

« L'église était décorée avec beaucoup de goût de riches draperies et de fleurs odorantes; l'image de Marie Auxiliatrice entourée de gracieuses plantes vertes et de nombreuses lumières semblait sourire et s'associer à la joie sainte qui débordait du cœur de ses enfants. Un certain nombre de prêtres parmi lesquels plusieurs dignitaires du chapitre avaient accepté l'invitation du vénéré Directeur, et tant le 25 que le 26, assistaient au saint autel ou dans le chœur leurs jeunes confrères dans le Sacerdoce et les aidaient de leurs ferventes prières. Nous ne dirons rien des deux éloquentes orateurs sinon que leurs paroles émues firent couler de bien des yeux d'abondantes et douces larmes. Quant aux parrains et marraines des deux fêtes, ils firent les choses royalement ainsi qu'il fallait s'y attendre de personnages si élevés, et ils n'oublièrent pas les quatre cents enfants qui tous emportèrent des cérémonies un agréable souvenir sous forme de bonbon. La séance musico-littéraire non plus ne laissa rien à désirer. Notre vénéré Évêque protecteur déclaré et admirateur enthousiaste de l'Œuvre de Dom Bosco tint lui-même à la présider, et sa présence contribua à donner un éclat plus grand à cette académie donnée en l'honneur de ses enfants préférés. Tous les morceaux du programme furent exécutés avec un goût délicat et un art consommé. Le bel oratorio *In cæna Domini* de Perosi, arracha au public des applaudissements bien sentis et le R. Dom Juan Salom qui chanta la partie du Christ fut particulièrement acclamé. Les enfants dans la petite pièce: *El Naranjero*, le marchand d'oranges, excitèrent l'hilarité de toute l'assistance. La soirée se termina enfin sur quelques paroles cordiales et vibrantes d'émotion d'un des nouveaux prêtres, Dom Castagné, qui voulut en son nom et au nom de son cher confrère et compatriote, remercier Sa Grandeur, et tous ceux qui avaient bien voulu participer à cette double fête, les assurant que sans oublier leur commune patrie, leurs pères et leurs frères de France ils étaient heureux d'avoir rencontré à Ciudadela une se-

conde patrie, un père aimant et aimé et des frères affectueusement dévoués.

MATARÓ (Espagne) — **Nouvel établissement.** — Il s'est ouvert le 24 avril dernier, un nouveau collège salésien, dû à la générosité du regretté M. Antoine Cuyás y Sampera, dans la gracieuse petite ville de Mataró. Très commerçante, placée au bord de la Méditerranée, elle renferme une population d'environ 20.000 habitants. La bénédiction liturgique de l'Oratoire en fut faite par S. Exc. Mgr Cortel, évêque auxiliaire de Barcelone qui voulut encore assister pontificalement à la première messe célébrée dans la chapelle. Un grand nombre de fidèles ne purent entrer dans le lieu saint et se virent obligés d'assister du dehors à la pieuse cérémonie. La musique instrumentale de l'institut salésien de Barcelone si renommée ajouta encore à cette belle journée de printemps en faisant entendre quelques uns de ses plus beaux morceaux.

CUYABÁ (Matto-Grosso-Brésil) — **Retour fêté de nos chers Missionnaires.** — C'est le 26 février qu'arrivaient enfin à Cuyabá les derniers missionnaires désignés pour le Matto-Grosso et ayant à leur tête le zélé inspecteur Dom Malan. La population entière a tenu à leur faire une réception digne de la reconnaissance universelle. Le président de l'État, Antonio Paes mit, à la disposition de l'institut salésien une chaloupe à vapeur qui conduisit à la rencontre du *Nioac*, près de Poço Grande, les confrères et la musique de l'Oratoire. Une foule immense attendait sur les quais que le débarquement s'effectuât. À peine le bateau était-il signalé qu'une salve de 31 coups de canon était tirée, pendant que la musique jouait l'hymne national. Sur le parcours du port à l'institut s'étaient rangées les musiques du 8^e bataillon d'infanterie et de la police, et au passage de Dom Malan et de ses compagnons elles jouèrent plusieurs marches. Dans le cour de l'établissement avaient pris place les notabilités de Cuyabá qui offrirent à Dom Malan leurs meilleurs et sincères vœux de bienvenue, et le bonheur unanime de le voir de retour au milieu d'eux.

Nous apprenons que grâce aux renforts reçus l'on pourra bientôt ouvrir deux nouveaux centres de Missions à *Palmeiras* et sur le *Rio dos Garças*.



Un fils de Don Bosco

1850 — 1895

VIE DE MONSEIGNEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Tripoli



CHAPITRE XLI (Suite.)

Les Salésiens commençaient en même temps et avec le plus grand zèle les offices et toutes les autres fonctions du ministère paroissial dans l'église de S. Gonzalo qui leur avait été confiée par l'autorité diocésaine. Tout les jours l'Évêque lui-même adressait la parole à ses nombreux auditeurs et les invitait à la pratique de la vie chrétienne. Une grande foule accourut à un triduum solennel au cours duquel le Prélat bénit une statue et parla de la dévotion au Sacré-Cœur, et cette prédication tint lieu de mission aux bons habitants de Cuyabà. Il se fit également entendre à plusieurs reprises dans la cathédrale et nous ne devons pas passer sous silence la conférence qu'il y tint le dimanche 8 juillet et qui avait pour but de mieux faire connaître l'œuvre salésienne. L'orateur exposa devant l'Évêque de Cuyabà le Président de l'État, plusieurs généraux en grande tenue et de hauts personnages de la ville, les projets des Salésiens soit en ce qui concernait l'éducation de la jeunesse dans la ville même, soit en ce qu'en entendait faire pour l'évangélisation des sauvages. Son discours fut écouté avec le plus grand enthousiasme et on le vit bien après la cérémonie lorsqu'on releva le chiffre des offrandes reçues par souscription à la porte de l'église. Que dire de la générosité vraiment extraordinaire du vénérable Mgr Damour qui tint à se priver du nécessaire en souscrivant pour l'œuvre salésienne le tiers de son revenu épiscopal. Le Président de l'État promit la somme de cent mille reis, et toutes les autres personnes présentes concoururent dans le même élan de charité.

Grâce à ces subsides, le directeur du nouvel Ora-

toire put immédiatement accepter quelques enfants plus besoigneux qui, sachant déjà lire, écrire et compter, purent commencer l'apprentissage du métier qui devait leur permettre de gagner plus tard et très honorablement leur pain de chaque jour. On s'empressa encore à la même époque d'ouvrir une école pratique d'agriculture et d'horticulture, à la grande satisfaction des habitants fortunés qui tous s'en déclarèrent les protecteurs et s'engagèrent à la soutenir de toutes leurs forces ; ils étaient en effet convaincus que ce n'est que par le travail et l'instruction que l'on peut relever le bas peuple dont le caractère est généralement bon, docile et respectueux. Comme tous ces débuts, bien que très humbles, consolèrent le cœur de notre cher évêque-missionnaire ! Il avouait qu'il était déjà bien payé de tous les sacrifices accomplis pour se rendre dans ces contrées éloignées.

D'autre part, il savait tirer de toutes les circonstances le meilleur profit pour de plus en plus faire apprécier l'œuvre salésienne. Le 26 juin, alors qu'il se trouvait au Séminaire avec l'Évêque de Cuyabà et le Président du Matto-Grosso, on vint apporter la nouvelle qu'un italien avait poignardé Sadi-Carnot, Président de la République Française. Il saisit l'occasion pour faire sur cet odieux attentat les plus opportunes considérations et pour prouver encore une fois de plus combien est funeste l'éducation athée et matérialiste. A partir de ce jour il jetait le triste nom de Caserio à la face des misérables maîtres des écoles sans religion, leur disant : «Voilà le produit de votre enseignement ! » Sa conviction profonde était que le meilleur mode pour combattre les absurdes utopies du socialisme est d'ouvrir des ateliers et d'y former de jeunes ouvriers sur le modèle de ce Jésus de Nazareth lequel, tout Fils de Dieu et Dieu lui-même qu'il fut, voulut se faire artisan et apprendre un humble métier pour bien montrer au monde que le travail est noble et méritoire lorsqu'il est sanctifié par la grâce du Seigneur et accompagné d'une vie honnête.

CHAPITRE XLII.

L'Évêque des sauvages — Quels sont ceux-ci? — Rencontre providentielle et entretien — Les Coroados — Mœurs et coutumes bizarres — Superstitions — La colonie Thérèse-Christine — En danger — Dieu le veut! — Tentatives et préparatifs — Le premier directeur salésien de la Colonie — Un noble appel et son résultat — Réponse à une observation.

Durant son séjour à Cuyabà, notre zélé missionnaire se réjouissait en voyant les débuts du Patronage et en constatant qu'il porterait d'abondants fruits il était saintement fier des nouveaux ateliers de S. Gonzalo qui allaient tous les jours se peupler de jeunes gens arrachés au danger de l'oisiveté et du vice, en même temps qu'il se réjouissait du bien accompli dans l'église publique, mais malgré cela nous devons dire que son cœur n'était pas encore entièrement satisfait, car il sentait qu'il ne s'était pas encore dépensé pour les nombreux sauvages des forêts du Matto-Grosso. Leur évangélisation lui semblait avoir été réservée aux missionnaires salésiens, et lui-même, dès l'instant où il fut élevé à la dignité épiscopale sans aucune désignation spéciale, avait cru bon de se considérer comme l'évêque de ces sauvages. Entre tant de tribus indiennes, il se demandait souvent comment et par lesquelles il commencerait? Où donc trouver les ressources et les moyens pour arriver au but qu'il se proposait?... Mais comme dans toutes les œuvres que la Providence inspire, c'est elle-même qui se charge de les mener à bonne fin, il en fut encore ainsi cette fois, et Mgr Lasagna vit bientôt la main de Dieu. Le 25 juin il s'était rendu auprès du Président de l'État, S. Exc. M. Emmanuel Murinho pour traiter avec lui de différentes affaires concernant le nouvel Oratoire; il y rencontra le frère du Président, qui, de retour depuis quelques jours, lui rendait compte de son inspection officielle à la colonie *Thérèse-Christine*. Cette colonie avait été fondée quelques années auparavant par le Gouvernement dans le but de gagner à la vie civilisée et laborieuse les *Indiens Coroados*. La conversation vint tout naturellement sur ces Indiens et sur la manière de les civiliser, et le cœur du prélat, en entendant le récit de M. Martinho, s'émut de pitié et de compassion pour ces pauvres malheureux. Nous donnerons de cet entretien un court résumé, vraiment nécessaire pour comprendre ce que nous développerons dans la suite.

La colonie *Thérèse-Christine*, distante de six jours de voyage à cheval de Cuyabà, est située sur les rives du S. Laurent. Elle compte déjà dix années d'existence et elle est composée des Indiens *Coroados* ou tonsurés, parce qu'ils portent sur le sommet de la tête une petite couronne qu'ils se font en arrachant ou en épilant leurs cheveux. Les *coroados* sont de taille assez grande, de couleur

bronzée; leur chevelure est hérissée et abondante; ils ont les yeux noirs, taillés en amandes, les pommettes saillantes, le nez camus, la bouche très large et les lèvres renflées, telles que d'ailleurs presque tous les Indiens de race américaine. Leur front n'est pas découvert mais garni de cheveux qui vont jusqu'aux sourcils et même se confondent avec la barbe. Ils n'ont même pas de haillons pour couvrir leur nudité, mais ils aiment à s'entourer le cou et les poignets de colliers faits de coquillages ou d'écaillés de limaçons qu'ils arrondissent avec leurs dents ou sur des pierres et qu'ils percent au centre d'un trou dans lequel ils font passer un mince cordon obtenu avec des feuilles de cocotier. Ils entremêlent dans ces colliers ou bracelets de petites boules rouges ou noires de certains fruits, ce qui leur donne l'aspect ou la disposition d'un chapelet. Puis aux grandes solennités ils s'entourent bizarrement la tête et les reins de guirlandes de plumes très colorées de perroquets, de toucans ou d'autres oiseaux au plumage brillant. Ils barbouillent étrangement leur corps avec une sorte de pommade rouge faite avec les graines écarlates de la plante qu'ils appellent *urucu* et qu'ils mélangent avec de la graisse de tigre et plus souvent encore de crocodile. Cette pommade leur sert par son odeur infecte et sa substance gluante, à se défendre des moustiques et des cent autres vampires qui abondent en ces régions.

Ces sauvages sont très vindicatifs et lorsqu'un des membres de leur tribu a été assassiné, ils se livrent immédiatement à une cruelle répression; c'est là la cause des guerres continuelles entre tribus voisines les unes des autres, et sans s'en apercevoir aucunement, ils arrivent à se détruire les uns les autres. Leurs armes sont les arcs et les flèches, qu'ils manient avec une dextérité vraiment incroyable. Même à une distance de 25 mètres, ils ne manquent jamais leur but, qu'il s'agisse d'un oiseau au vol rapide ou d'un poisson qui glisse sous l'eau. Excellents nageurs, même les femmes, ils peuvent demeurer longtemps sur l'eau et plonger pendant un temps relativement considérable. à tel point qu'on pourrait les prendre pour des amphibiens.

J'ai prononcé le mot de femmes: quel dur sort que le leur! Elles sont regardées comme des bêtes de somme et tous les travaux les plus vils et les plus pénibles leur sont assignés. Lorsque l'homme revient à sa case, il doit y trouver de quoi rassasier sa faim; quant à la femme, à elle de chercher, d'emprunter à la voisine, de voler, de pêcher, en un mot de s'ingénier à trouver ce qui est nécessaire, car il faut que l'homme soit satisfait, ou alors, gare!!

Les enfants, au dixième jour de leur naissance, sont présentés au *Bari*, ou sorcier de la tribu, et celui-ci, au moyen d'un os affilé en forme de pignon, leur perce la lèvre inférieure et pour que la cavité ne se referme pas, il y introduit un batonnet

rond ; c'est ainsi que plustard aux grandes fêtes ils peuvent y faire passer de petits tuyaux blancs, rouges ou noirs selon les circonstances ou leurs goûts. Le *Bari* remplit aussi l'office de prêtre et fait les exorcismes ou conjurations sur les aliments qui pourraient être nuisibles, comme la chair de tigre ou de crocodile; de plus il est encore le médecin de la tribu. Son remède souverain consiste à poser les lèvres sur la partie malade et à aspirer avec force pour en extraire l'esprit malin. Si cela ne suffit pas et que le patient se plaigne, le *Bari* prophétise le jour et l'heure de la mort, et le pauvre malade ainsi suggestionné doit infailliblement décéder pour que la prophétie ait sa pleine réussite. Quand arrive le moment fixé par le sorcier pour la mort, celui-ci jette sur le visage du malade une sorte de tapis de feuilles, puis passant la main sous ce voile macabre il lui étreint avec deux doigts les narines, et pressant avec le reste de la main la bouche, asphyxie complètement le malheureux et le tue.

A peine la victime est-elle morte que le *Bari* prononce cette seule parole *Bi*, qui signifie : Il est mort. C'est alors que commencent les cris, les plaintes, les hurlements et d'horribles scènes bien sauvages ! Les plus proches parents se mettent aussitôt à se taillader les jambes, les cuisses et les bras avec un tel acharnement qu'ils font jaillir le sang et ils s'empressent de le répandre sur le cadavre, puis ils s'enduisent de noir toute la personne et s'arrachent les cheveux.

Douze heures après le décès, on ensevelit le cadavre tout auprès de la case, à ras de terre et, pour que la décomposition s'accélère, on verse sur lui de l'eau plusieurs fois par jour. Quinze jours se sont écoulés; ils emportent ce corps déjà en putréfaction jusqu'au fleuve voisin et ils le plongent dans l'eau. Alors les parents en détachent les membres en séparant les morceaux ; avec les ongles ils séparent les chairs des os qu'ils lavent et nettoient à fond, et quand ceux-ci sont très propres, très nets, ils les rapportent à la case, les enduisent de leur fameuse pommade rouge et les déposent dans une corbeille ornée de plumes variées. Cette corbeille est enfin transportée au milieu de chants funèbres incompréhensibles et interminables jusqu'au fleuve, à un endroit très profond où on la précipite, s'il s'agit de quelque personnage d'importance ; pour une personne de moindre qualité, on se contente d'ensevelir les ossements près de sa propre case. Tous ces Indiens ont le sentiment de l'immortalité de l'âme, mais malheureusement ils croient à la métempsycose, ou transmigration des âmes. C'est leur conviction intime que l'âme des *Bari* transmigre dans une étoile, et que les âmes des pauvres gens pénètrent de préférence dans de certains gros perroquets au bec énorme, aux plumes éblouissantes. C'est là un peu le motif qui les fait s'affectionner à ces oiseaux, jusqu'au point pour les femmes de ne s'en jamais séparer alors même qu'elles changeraient de domicile.

(A suivre).



Mgr. Balaïn

Nous avons récemment appris la mort de S. G. Mgr. Mathieu-Victor Balaïn, archevêque d'Auch, primat de Novempopulanie et des deux Navarres. Il allait entrer dans sa 78^{ème} année, étant né le 27 mai 1828, à Saint Victor, diocèse de Viviers. Affilié à la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée de Marseille, il fut en 1857 nommé Supérieur du Grand-Séminaire de Fréjus. C'est dans ce poste que le gouvernement alla le chercher, le 22 novembre 1877, pour le nommer à l'évêché de Nice, dont il fut le premier titulaire d'origine française. Un décret du 30 mai 1896 le promut à l'archevêché d'Auch, en remplacement de Mgr Gouzet décédé. Pendant le long espace de temps qu'il gouverna le diocèse de Nice, il tint chaque année à honorer de sa visite le Patronage Saint-Pierre. Il aimait à se trouver au milieu des enfants qu'il affectionnait beaucoup et auxquels il savait recommander paternellement la piété, l'obéissance en même temps que le respect et la reconnaissance à leurs chers maîtres.

Nos Coopérateurs auront un souvenir spécial pour l'âme du vénéré prélat.

Mme. Thérèse Bocalatte, née Rinaldi

Le 14 avril dernier s'endormait dans le Seigneur après une longue et cruelle maladie une autre sœur de notre bien-aimé Préfet Général de la Congrégation salésienne, Madame Bocalatte-Rinaldi.

Son exquise bonté jointe à un grand esprit de délicate charité et les multiples souffrances que cette pieuse femme a endurées avec tant de patience, l'ont sans doute déjà mise en possession de la récompense éternelle ; nous nous sentons cependant le devoir de recommander son âme aux ferventes prières de tous les Salésiens et de leur Coopérateurs.

Le jeune Cacique Patagon Zéphyrin Namuncurà

Nos lecteurs se souviennent des deux lettres si touchantes que le jeune Namuncurà écrivait du fond de ses Pampas à Mgr. Cagliari qui se trouvait alors à Turin; ces lettres ont paru dans le

Bulletin du mois de mai 1934. Le cher jeune homme y exprimait naïvement la joie qu'il éprouvait d'être chrétien, sa reconnaissance envers les maîtres qui lui avaient fait connaître la religion catholique et son vif désir d'étudier pour devenir lui aussi ministre du Seigneur et travailler au bien de ses pauvres compatriotes dont il ne comprenait que trop le triste état.

Mgr. Cagliari encouragea vivement sa vocation et pour lui faciliter les moyens d'arriver plus facilement à ce noble but, il l'amena avec lui en Italie. Pendant quelques mois ce bon jeune homme vécut de la vie de l'Oratoire et près de la tombe de Dom Bosco. Puis il fut conduit à Rome où après avoir été reçu en audience par N. T. S, Père le Pape, il entra au collège salésien de Frascati pour y reprendre le cours de ses études commencées avec avantage en Patagonie.

Hélas ! si, de jour en jour, son âme croissait en vertus et dans ses saintes résolutions, son corps était miné par un mal inexorable qui prenant tout à coup un caractère plus méchant le ravissait



Zéphyrin Namuncurà.

à ses bons Supérieurs et à ses nouveaux camarades, le 11 mai dernier.

Zéphyrin Namuncurà a passé peu de temps au milieu de nous, mais il y sera toujours regardé comme un modèle de piété et d'innocence ; il sera là-haut le protecteur de ses bons compatriotes pour le salut des quels il a tant travaillé et de nos chers Missionnaires qu'il a tant aimés.

A tous les jeunes gens qui liront ces lignes, nous recommandons de ne pas oublier dans leurs prières ce jeune enfant de la Pa'npa et d'imiter sa généreuse et fidèle correspondance à la grâce divine.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 avril au 15 juin 1905.



France.

AUCH : Mgr. Balaïn, archevêque d'*Auch*.

BLOIS : M. l'abbé Léonce Hervineau, curé de *Saint-Saturnin*.

BOURGES : M. l'abbé Gimont, curé-doyen de *Graçay*.
EVREUX : M. le chanoine Frémont, curé-archiprêtre
Les Andelys.



AMIENS : M. Augustin Caron, *Vis en Artois*.
AUCH : M^{me} Marie Louise Soubarbeille, *Nogaro*.
AVIGNON : M. Hippolyte Auguste Félix, *Avignon*.
CAMBRAI : M^{me} Ein. Ovigneur, *Cambrai*.
CLERMONT-FERRAND : M^{lle} Antoinette Vincent, *Aigueperse*.

DIJON : M^{lle} Madeleine Joliet, *Perrigny*.
GRENOBLE : M^{lle} Anaïs Commandeur, *Chirens*.
LA ROCHELLE : M^{me} Azeline Brébion, née Lafond, *Blanzac*.

LYON : M^{me} Berthollet, *Saint Etienne*.
MARSEILLE : M^r et M^{me} Tardieu, *Marseille*.
— M^{me} Marie Chazal, *Marseille*.
— M. le baron Maupoint de Vandeul, *Marseille*.
— M. E. Couret, *Marseille*.
— M^{me} Fernand Maurel, *Marseille*.
— M^{me} Courtot, *Marseille*.
— M. le docteur Louis d'Astros, *Marseille*.

PARIS : M^{me} veuve Braunstein, *Nanterre*.
POITIERS : M. Gabriel Lussault, *Marçay*.
REIMS : M. Prosper Gibou, *Amblimont*.
RENNES : M^{lle} Julie Chevis, *Noyal sur Vilaine*.
SAINT-BRIEUC : M. Pierre Collin, *Saint-Brieuc*.
— M^{me} Fouéré-Macé, *Léhon*.

Autres pays.



BELGIQUE : M. l'abbé Albert Esser, *Liège*.
CHINE : Mgr Favier, évêque de *Pékin*.
MONACO : R. P. Sancte-Sarini, Recteur Général de la Congrégation des Clercs Réguliers de la Mère de Dieu, *Monaco*.
ALSACE : Rde Mère Marie du Bienheureux Lefèvre, religieuse de Marie Réparatrice, *Strasbourg*.
— M. Louis Taron, *Colmar*.
— M. Paul Eschbaecker, *Lutzelhausen*.
— M^{me} Fels, *Andlau*.
BELGIQUE : M^{lle} Esther Gréban de Saint-Germain, *Ixelles*.
— M^{me} Jules Mouget, née Décloux, *Verriers*.
— M^{me} Victor Berleur, née Reïno, *Liège*.
— M^{me} Guillaume Dallemagne, *Liège*.
— M^{lle} Marguerite Leocadie van de Werde de Vorsselaer, *Anvers*.
ITALIE : Rde Mère Eugénie de Mortillet, religieuse du Sacré-Cœur, *Trinità* (Piémont).
— Rde Sœur Pauline Alix de Niol-Flavard, novice de chœur du Sacré-Cœur, *Rivoli*.
— Rde Sœur Marie de Liguori Thomine, Sœur associée de la Visitation. *Turin*.

R. I. P.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.

Gérant : JOSEPH GAMBINO - Turin, Imp. Salés. (B. S.)
Rue Cottolengo, 32.